

CHRONOLOGIE ET HISTORICITÉ DANS TRENTE ARPENTS

by

MICHEL BRISEBOIS

B.A. HONS., The University of British Columbia, 1994
B.ED. SEC., The University of British Columbia, 1995
B.F.A., Emily Carr Institute of Art and Design, 1996

A THESIS SUBMITTED IN PARTIAL FULFILMENT OF
THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF

MASTER OF ARTS

in

THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES

(Department of French, Hispanic and Italian Studies)

We accept this thesis as conforming
to the required standard

THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA

AUGUST 2000

© Michel Brisebois, 2000

In presenting this thesis in partial fulfilment of the requirements for an advanced degree at the University of British Columbia, I agree that the Library shall make it freely available for reference and study. I further agree that permission for extensive copying of this thesis for scholarly purposes may be granted by the head of my department or by his or her representatives. It is understood that copying or publication of this thesis for financial gain shall not be allowed without my written permission.

Department of French, Hispanic + Italian Studies

The University of British Columbia
Vancouver, Canada

Date 17th AUG/2000

Abrégé:

L'oeuvre de Ringuet, Trente arpents (1938), constitue une sorte de chronique de l'époque qu'il raconte. De la longue série des romans du terroir au Québec, Trente arpents se distingue principalement comme l'un des premiers romans dits réalistes, une esthétique tardivement issue de la littérature européenne du 19^{ième} siècle.

Le cadre de l'action dans Trente arpents suit un déroulement précis et linéaire de la marche du temps. On remarque davantage dans la fiction, un bon nombre d'événements avec plusieurs références à des personnages historiques. Curieusement, aucune date n'est clairement mentionnée dans tout le récit.

L'essentiel de la thèse sera donc de construire une perspective qui fait ressortir le jeu de la chronologie dans la narration. L'établissement d'un plan du roman, d'après les notes de Ringuet, démontrera que l'auteur poursuit un objectif structuré, que ses sources sont bien documentées et que la chronologie joue un rôle très important dans son projet de roman. Les résultats obtenus par la recherche d'une chronologie précisément datée seront enfin susceptibles de confirmer la forte référentialité de la fiction et le caractère réaliste de la composition du récit.

Il importe de spécifier que le centre de cette étude est donc la discussion détaillée des données chronologiques de la narration et une analyse des rapports que ce roman entretient avec le plan historique. L'objectif de l'analyse chronologique se divise en plusieurs catégories distinctes: a) Les dates assurées: repères sûrs; b) Les erreurs d'ordre mathématique; c) Les écarts explicables: arrondissement de chiffres; d) Les effets rhétoriques. Les résultats tirés des recherches sont rassemblés en conclusion.

L'examen systématique du respect de la chronologie dans la construction du récit démontrera bien que Ringuet, avant d'élaborer son récit, délimite une

époque très circonscrite dans laquelle se déroulera son aventure romanesque. Dans Trente arpents, le romancier cherche à s'en tenir à une observation objective de la vie paysanne au Québec et il met en oeuvre une composition rigoureuse pour atteindre à la vérité de son sujet. D'après Ringuet, la chronologie cohérente aide alors à cultiver l'illusion du réel dans l'univers du roman réaliste.

TABLE DES MATIERES

Abrégé.....	ii
Table des matières.....	iv
Remerciements.....	v
CHAPITRE I Introduction - A.....	1
1.1. L'esthétique réaliste de Ringuet.....	1
1.2. La théorie réaliste.....	4
1.3. La littérature et l'histoire.....	8
CHAPITRE II Introduction - B.....	10
2.1. L'histoire d'Euchariste Moisan.....	10
2.2. Introduction aux données de nature chronologique.....	11
2.3. La théorie de la narratologie selon Genette.....	14
CHAPITRE III La genèse d'un roman.....	17
3.1. La première idée de Ringuet.....	17
3.2. La recherche et la documentation.....	19
3.3. Le manuscrit.....	21
3.4. La chronologie suit l'horloge et le calendrier.....	22
3.5. Deux canevas parallèles: fiction et réalité.....	25
CHAPITRE IV Rapports chronologiques entre la trame romanesque et le plan historique.....	28
4.1. Les dates assurées: repères sûrs.....	28
4.1.1. «Printemps».....	29
4.1.2. «Été».....	36
4.1.3. «Automne».....	44
4.1.4. «Hiver».....	51
4.2. Les erreurs d'ordre mathématique.....	56
4.3. Les écarts explicables: arrondissements de chiffres.....	65
4.4. Les effets rhétoriques.....	70
CHAPITRE V Compilation générale des résultats obtenus.....	74
Bibliographie.....	79

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier professeur Réjean Beaudoin, qui m'a conseillé tout au long de mes recherches, ainsi que professeurs André Lamontagne et Richard Hodgson qui ont lu mon projet. L'intérêt soutenu de ces excellents professeurs m'a été inestimable.

Chronologie et historicité dans Trente arpents¹
par Michel Brisebois, Université de Colombie-Britannique.

I. Introduction - A:

1.1. L'esthétique réaliste de Ringuet.

La marche du temps pèse lourdement sur la vie du cultivateur enraciné. Captif du retour des saisons, suivant mécaniquement le cycle agraire des labours, des semences et des récoltes, le paysan conserve avec ténacité les valeurs héritées de sa tradition: «Sans l'homme la terre n'est point féconde et c'est ce besoin qu'elle a de lui qui le lie à la terre, qui le fait prisonnier de trente arpents de glèbe» (p. 65). Bien défini dans son rôle de producteur dans l'espace d'éternel recommencement, l'agriculteur accepte le joug du rythme annuel du terroir et se méfie de toute nouveauté qui pourrait brouiller son attachement à la mère nourricière. Dans cette relation symbiotique immuable, l'homme et la terre avaient évolué ensemble depuis le début des temps.

Vers la fin du dix-neuvième siècle, l'horizon habituel du paysan québécois se limite à l'exiguïté de la petite patrie québécoise, si ce n'est à la limite de l'enclos hermétique de sa paroisse. A l'ombre d'un clocher protecteur et dans un territoire encore plus circonscrit, le cultivateur canadien se soumet toute l'année aux lourdes exigences de la terre familiale. Il retrouve ensuite, au coeur de chaque ferme, sa maison de bois rond ou de pierre grise, refuge contre toutes les forces extérieures. A l'intérieur, le centre de chaque habitation est assurément la cuisine, lieu social qui pivote autour de son poêle chaleureux: «Sur le poêle chante la bouilloire, sous le poêle ronronne le chat. A côté du poêle, tout aussi

¹ Ringuet, Trente arpents, Canada, «Collection bis», les éditions Flammarion ltée, 1991 (1ère édition, Paris: Flammarion, 1938). Dans cette étude, la pagination entre parenthèses renvoie à cette édition. Les renvois à l'édition critique de Trente arpents établie par Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major, «Bibliothèque du Nouveau Monde», Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1991, seront par contre identifiés par le sigle TA, suivi du folio.

frileuse, la vieille Mélie sommeille dans son voltaire» (p. 17). Le Québec, la paroisse, la ferme, la maison, le poêle délimitent ainsi l'univers clos du fermier québécois. D'après Antoine Sirois, ce télescopage de démarcations concentriques protège et enveloppe la famille paysanne québécoise traditionnelle, une image qui semble éternelle dans le mythe du roman de la terre (Sirois, Dict., p. 1083). Dans ce milieu d'ordre satisfaisant et sécurisant, le contact journalier avec le sol engendre aussi un grand sentiment de possession du terroir et une forte adhésion à l'héritage du passé. La tradition demeure loyale aux origines pionnières, aux moeurs et aux vertus des «anciens Canadiens».

L'accélération du mouvement industriel au début du vingtième siècle, avec les nouvelles valeurs de la civilisation urbaine qui en découlent, vient par ailleurs bouleverser la réalité définie du cultivateur québécois. Ringuet reproduit avec exactitude, dans Trente arpents, le conflit du tempérament agraire traditionnel est l'attitude moderne de la nouvelle économie industrielle. De l'agriculture à l'industrie, Ringuet détaille le tracé de cette importante transition économique et sociale: période critique dans l'histoire du Québec. L'aventure romanesque va illustrer par conséquent la dépossession du sol et le déracinement de la paysannerie canadienne-française, qui commence vers la fin du 19ième siècle et se poursuit jusqu'au début du 20ième.

Certains critiques et historiens littéraires classent Trente arpents comme un roman réaliste ou naturaliste. Sans entrer dans toutes les considérations que ces deux qualificatifs entraînent, Trente arpents constitue une sorte de chronique de l'époque qu'il raconte. De la longue série des romans du terroir au Québec, Trente arpents (1938) se distingue principalement comme l'un des premiers romans dits réalistes, une esthétique tardivement issue de la littérature européenne du 19ième siècle. Le réalisme

littéraire au Québec disparaît presque aussitôt qu'il émerge, puisqu'il s'évanouit au tout début des années cinquante ².

Il est certain que Ringuet choisit de reconstruire avec fidélité le monde rural québécois. Avant Trente arpents, tous les romans au Québec avaient glorifié la vie paysanne présentée comme idéal vertueux de bonheur terrestre. L'image du paysan dans ces oeuvres de propagande moralisatrice a souvent donné à lire des personnages simples et bons, toujours accordés à la nature. Ringuet déclare plutôt, en tête de son manuscrit, son intention de brosser un tableau réaliste: «Ce livre n'est pas un roman « régionaliste »; les paysans que j'ai connus n'étaient pas des héros. Ce livre n'est pas un roman « naturaliste »; les paysans que j'ai connus n'étaient pas des brutes» (cité par J. Panneton, p. 16) ³.

Le cadre de l'action dans Trente arpents suit bien un déroulement précis et linéaire de la marche du temps: les saisons et l'horloge règlent scrupuleusement le fil de l'intrigue. La chronologie romanesque semble ainsi serrer de très près un calendrier réel. De plus, un bon nombre de faits historiques sont mis en évidence dans la fiction. On remarque, par exemple, de nombreuses références à des personnages historiques: le curé Labelle (1834-1891), ardent propagandiste de la colonisation dans la région des Laurentides (p. 10); Henri Bourassa (1868-1952), député libéral, orateur et journaliste célèbre (fondateur du Devoir) pour ses luttes contre

² Au «lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, Ringuet, Roger Lemelin et Gabrielle Roy liquident les mythes du roman du terroir» (Beaudoin, Roman, p. 59). La littérature québécoise prépare ensuite les conditions d'une «crise d'identité collective», qui va aboutir à la «révolution tranquille» des années soixante.

³ Il est intéressant de noter le projet de Zola, dans sa préface à Thérèse Raquin: «J'ai choisi des personnages souverainement dominés par leurs nerfs et leur sang, dépourvus de libre arbitre, entraînés à chaque acte de leur vie par les fatalités de leur chair. Thérèse et Laurent sont des brutes humaines, rien de plus» (Zola, p. 60). Zola, bien entendu, est classé comme auteur naturaliste (Robert 2).

l'impérialisme britannique (p. 156); ou même, Wilfrid Laurier (1841–1919), premier ministre du Canada de 1886 à 1911 (p. 212). On retrouve aussi plusieurs indications d'événements historiques: la guerre de 1914–18 (pp. 134–8) et les émeutes de la «conscription» en 1918 à Québec (p. 157). Enfin, on peut retrouver dans le roman la suite généalogique des familles avec les indications quant à l'âge, la naissance ou la mort des personnages fictifs. Par recoupement avec d'autres données temporelles, on peut ainsi mettre à jour la cohérence chronologique objective du roman. Les résultats obtenus par la recherche d'une chronologie précisément datée sont susceptibles de confirmer la forte référentialité de la fiction et le caractère réaliste de la composition du récit.

Médecin de profession, Philippe Panneton, sous le pseudonyme de Ringuet, publie Trente arpents en 1938, après presque dix ans de travail. Il consacre également beaucoup de temps aux travaux d'histoire et publie en 1943 ses recherches sur les civilisations précolombiennes: Un monde était leur empire. Ringuet produit un recueil de contes, l'Héritage, en 1946, et deux autres romans; Fausse monnaie en 1947 et Le Poids du jour en 1949.

1.2. La théorie réaliste.

Une des premières peintures réalistes de la vie paysanne au Québec, Trente arpents est un véritable roman de la terre, le portrait d'un habitant tellurique, jusqu'au point de l'identifier proprement à la terre:

Certes, à voir Euchariste Moisan, on eût dit un paysan semblable à tous les autres [...]; le front, comme un pré lourd, labouré par les soucis, les inquiétudes et les sueurs; la peau terreuse et semblable de grain aux mottes brisées par la herse, avec, au bout des bras épais, les noeuds durs des doigts. (p. 131)

Le roman s'ouvre sur ces propos terriens, car Ringuet fait parler ses personnages avec le langage des cultivateurs «canayens». Par souci de

réalisme linguistique, Ringuet transcrit phonétiquement toutes les contractions et les déformations de la langue parlée, car l'esthétique réaliste insiste sur l'authenticité:

On va commencer betôt les guérêts, m'sieu Branchaud. Mon oncle m'a dit comme ça en parlant: «Y faudra labourer le champ en bas de la côte, demain». (p. 9) [...] C'est comme qui dirait de la meilleure terre icitte qu'à Sainte-Adèle... Pour le sûr, m'sieur Branchaud. Là-bas, c'était quasiment rien que du caillou. On sumait des pétaques et pi quand il venait le temps de récolter, on ramassait des cailloux, des petits, des gros, et presque pas d'pétaques.... (p. 10)

Dans la dernière partie du roman, Ringuet met aussi en relief le «franglais» franco-américain. Dans la littérature du Québec, avant Trente arpents, la langue du pays n'avait jamais été transcrite d'une façon aussi exacte.

En littérature, le «réalisme» est toujours à la recherche d'un idéal, puisque c'est une tentative de reproduire fidèlement la réalité. Pour parler comme Flaubert, c'est bien «le réel écrit» (Watt, Littérature, p. 39). Toutefois le concept de «réalisme» en littérature sert principalement à désigner une période spécifique de l'histoire littéraire, qui coïncide en gros avec la seconde moitié du 19ième siècle. Il semble certain que le terme «réalisme» renvoie à l'école réaliste française dans l'histoire de l'art. En 1835, le terme fut apparemment utilisé pour la première fois, pour distinguer la vérité humaine de Rembrandt en opposition à l'idéalisme classique (Watt, Littérature, p. 13). Le terme «réalisme» devient le contraire de l'idéalisme. Dans la seconde moitié du siècle, le terme est mis en contraste avec le romantisme, l'impressionnisme et l'expressionnisme (Frye, p. 386).

Dans le contexte du 19ième siècle, le «réalisme» est défini par le traitement véridique du matériel observé. Les réalistes n'exagèrent pas l'objet de leur observation, mais ils choisissent souvent le détail le plus apparent, l'image la plus choquante. L'exemple a priori reproduit donc la

nature brute et non l'art, toute illusion étant chassée du cadre de la représentation. Le sujet est souvent tiré de la vie ordinaire, telle que vécue et constatée par l'écrivain, dans une vision franche et nette. D'après Frye pourtant, le réalisme est un terme très subjectif, car ce qui semble vrai pour certains, ne l'est pas toujours pour d'autres. Dans une brève description du terme «réalisme» tirée de l'oeuvre de Frye (pp. 387-8), on pourrait faire une liste d'éléments techniques importants, qui soulignent bien le traitement «réaliste»:

1) La méthode de sélection du sujet est rigide. Le miroir n'est jamais placé au hasard, mais mis en position pour délimiter une sélection représentative du sujet.

2) La concentration du développement narratif s'appuie sur la reproduction de la vie ordinaire de personnes ordinaires au sein d'un milieu ordinaire. C'est une description objective des faits de la vie quotidienne, la réalité banale sans idéalisation.

3) Dans la construction d'une ressemblance exacte avec le modèle, l'imitation véridique est soutenue par l'accumulation de détails précis. On retrouve une description minutieuse de régions, de maisons, de meubles, de vêtements, de changements de saisons, d'habitudes sociales, de motifs représentant la langue parlée, etc..

4) Le style d'écriture est souvent clair, franc, de nature pure et simple, avec le minimum d'ornementation. Le style d'écriture imite fréquemment le caractère de la langue parlée par le sujet observé. La perspective narrative est de plus choisie judicieusement afin de présenter la meilleure ouverture sur le traitement véridique du modèle. Généralement, le roman ne se termine pas d'une manière conventionnelle, car la vraie vie n'est pas ordonnée et notre perspective sur les événements est toujours limitée.

5) L'intrigue est ordinairement soumise à l'exploration du caractère des personnages. Le roman réaliste est construit d'une manière rigoureuse, afin de démontrer le déroulement des événements qui proviennent des choix inévitables des personnages. C'est un monde où les personnages sont si bien étoffés qu'on ne peut les imaginer agir autrement.

Le type de discours qui voudrait se faire passer pour la représentation fidèle d'«une tranche de vie», valorise alors le particulier plutôt que le général, faisant toujours ressortir la cohérence hiérarchique d'une totalité harmonieuse et intelligible. Le lecteur éprouve ainsi du plaisir à percevoir une autre réalité et a l'impression de vivre lui-même un moment historique. D'après Auerbach, le présent savoureux des personnages littéraires devient alors notre présent (Auerbach, p. 13).

Le naturalisme par ailleurs est une doctrine qui propose que rien n'existe en dehors de la nature et qui proscriit les machinations du surnaturel. Dans cette vision prosaïque du monde, l'homme est complètement assujéti aux lois de la nature. Le naturalisme est une extension du réalisme et parfois un synonyme, pourtant il porte une signification encore plus spécifique. Le naturalisme découle du déterminisme scientifique, où le contrôle sur la vie vient principalement de l'hérédité et de l'environnement. Dans une formule clef, la méthode naturaliste suggère que l'hérédité, avec l'environnement et le hasard, sont les seuls facteurs déterminants du sort de l'individu. En imitant l'expérimentation scientifique, l'écrivain naturaliste manipule le personnage et l'intrigue, pour clarifier un message social. Suivant ses préoccupations à l'endroit du monde ouvrier, Zola, un des grands écrivains naturalistes, se convertit aux doctrines socialistes (Robert 2).

De 1929 à 1938, Ringuet travaille à son roman historique. Jean Panneton, neveu de l'auteur, définit ainsi la classification du roman:

La composition de ce roman fut une lourde tâche menée avec patience et selon une méthode rigoureuse. Les premières pages du manuscrit le prouvent. L'une donne un plan détaillé de la région où se déroule l'action avec l'indication des propriétaires des lots et du site de l'église, du magasin, de la boulangerie. Une autre page présente l'arbre généalogique des familles Branchaud et Moisan. Une troisième annonce les grandes divisions du récit en donnant une liste chronologique des principaux événements. Il s'agit donc d'un roman composé, construit à la manière des romanciers réalistes. (J. Panneton, p. 43)

1.3. La littérature et l'histoire.

La structure du récit réaliste a tendance à se codifier sur un modèle biographique, étant donné que c'est souvent le récit d'une vie, ou d'un épisode dans une vie: le parcours narratif suit ainsi la courbe des destinées d'un protagoniste. Afin de recréer le moment authentique dans l'illusion réaliste, la démarche biographique de la narration doit bien s'ancrer dans une sorte de réalité concrète, qui doit exister dans un certain espace socio-historique réel et très spécifique. La voie de l'explication du roman réaliste poursuit donc le courant d'une analyse sociologique.

Dans toute grande littérature réaliste, Georges Lukacs propose que l'élément socio-historique, avec toutes les catégories qui en dépendent, est inséparable de la réalité effective des personnages:

Le caractère purement humain de ces personnages, ce qu'ils ont de plus profondément singulier et typique, ce qui fait d'eux, dans l'ordre de l'art, des figures frappantes, rien de tout cela n'est séparable de leur enracinement concret au sein des relations concrètement historiques, humaines et sociales, qui sont le tissu de leur existence. (Lukacs, Signification, p. 31)

Dans la construction de son roman, l'auteur doit toujours faire preuve d'agilité dans la façon de lier la fiction avec la réalité. L'inscription du récit dans le temps est une condition requise afin que le lecteur puisse croire que le personnage et son destin sont vraiment authentiques

(Mitterand, Illusion, p. 4). La temporalité historique construit ainsi le lien de causalité qui engendre la cohérence du récit et satisfait l'anticipation du lecteur (Mitterand, Illusion, p. 5). D'après Mikhaïl Bakhtine, cette temporalité historique «associe l'intrigue personnelle avec l'intrigue politique et financière, le secret d'État avec le secret d'alcôve, la série historique avec la série des moeurs et de la biographie» (Bakhtine, p. 5). Selon Bakhtine, le temps n'est alors pas séparable de l'espace narratif. Enfin, d'après Leo Bersani, le temps dans la littérature réaliste reste fidèle au temps chronologique, puisque la suite des événements engendre ainsi un principe ordonnateur (Bersani, Littérature, p. 49). Bersani explique la nécessité d'une rigueur chronologique:

Les dates sont extrêmement importantes dans la littérature réaliste, et le premier paragraphe d'innombrables romans du XIX^e siècle nous donne l'année exacte du début de leur histoire. La précision de la date ne sert pas uniquement l'illusion de l'authenticité historique; elle nous offre également le luxe d'assigner des commencements précis au vécu et, par là même, de rendre le vécu plus accessible à notre soif de catégories et de distinctions significatives. (Bersani, Littérature, p. 51)

Le temps, l'espace et les personnages dans l'oeuvre romanesque «réaliste» doivent donc participer à une dialectique socio-historique congrue. La codification du texte «réaliste» réside alors dans la cohérence chronologique du récit, dans l'illusion de l'authenticité historique et dans le modèle biographique du caractère des personnages, puisque ces éléments travaillent tous ensemble à recréer une impression factuelle. C'est pourquoi Trente arpents appartient au roman «réaliste».

II. Introduction – B:

2.1. L'histoire d'Euchariste Moisan.

Trente arpents ajoute à la littérature canadienne-française une valeur documentaire emblématique du monde rural qui caractérise le Québec d'autrefois. Le héros de l'oeuvre, Euchariste Moisan, est un esprit simple et bon, un brave agriculteur qui affronte la nature chaque jour pour son gagne-pain. Dans ce roman de nature réaliste, la trame détaille tous les mouvements de son existence, plus spécifiquement, de son élévation et ensuite, de sa chute. Dans Trente arpents, Ringuet suit la vie d'un seul homme, depuis les premiers jours de son accession à la propriété foncière; fier et indépendant, il prend possession de la terre de l'oncle Éphrem; le récit l'accompagne jusqu'à l'époque de sa vieillesse; alors dépossédé, il travaille comme gardien de nuit dans un garage aux États-Unis.

Euchariste pourtant se trouve pris dans l'engrenage d'une importante transition économique et sociale: le grand essor de la poussée industrielle en Amérique du Nord, au tout début du vingtième siècle. D'après Jean Panneton, le protagoniste tellurique incarne donc une image définitive du «dernier des habitants», immuable et toujours ancré à sa terre nourricière (J. Panneton, p. 49). Dans l'enchaînement de situations dramatiques socio-historiques qui se déroulent tout autour de lui, Euchariste Moisan se marie, produit plusieurs enfants, améliore les rendements de la ferme, amasse des économies considérables et, avec un fils qui devient bientôt prêtre, commence à afficher une certaine notoriété dans sa paroisse. Au sommet de sa vie, Euchariste, le paysan orthodoxe, fidèle et enraciné, se livre à quelques imprudences financières qui vont le ruiner. Malgré lui, les circonstances le forceront à fuir la terre paternelle, pour s'installer dans une petite ville étrangère. En raison de ce changement de fortune, Euchariste Moisan, cultivateur traditionnel au Québec, vivant toujours d'un

fort attachement pour ses trente arpents, s'était abandonné à sa passion démesurée pour la possession de sa terre, fureur qui a fait entrer un jour dans sa vie la rage, la folie, le malheur et le désespoir. L'histoire d'Euchariste Moisan se joue alors comme une tragédie.

Tout cela à cause d'un morceau de terre cédé jadis à un voisin pour cinquante dollars (pp. 72-3) et revendu quelques années plus tard pour «huit cent belles piastres» (p. 167). Lorsque Moisan se rend compte que c'était bien une terre «à peinture» (p. 167), que maintenant le voisin vendait «pelletée par pelletée» et qui «s'en allait ainsi, à plein chariots, à plein wagons», laissant dans sa glèbe à lui, un «trou béant» saignant d'une «terre chargée d'ocre rouge» (p. 171), il ne se tient plus de rage. C'était mille fois sa terre, sa terre à lui, «la veille terre des Moisans», presque sa propre chair qui était pillée (p. 171). Fou de jalousie et d'avarice devant ce viol d'un terrain qu'il a pourtant vendu, Euchariste se rend en ville chercher un avocat. Procès perdu, un incendie, le notaire disparaît avec tout ses économies... Euchariste gâche sa vie dans une obsession d'attachement, de possession démesurée pour la richesse de la glèbe qui, à la fin, reste pourtant «toujours la même» (p. 278). Dans ce scénario tragique, l'homme est déchu, et c'est la terre qui se tient immuable, comme elle l'avait été depuis toujours à travers les siècles.

2.2. Introduction aux données de nature chronologique.

La démarche du temps dans Trente arpents apparaît dès le début comme une dimension fondamentale de l'oeuvre. En premier lieu, on remarque que le roman est divisé en quatre parties qui portent le nom des saisons de l'année: le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. La période de l'histoire se déroule ainsi selon le plan progressif des saisons en suivant quatre

activités du paysan travaillant la terre, tout en commençant par le printemps: «labours, semailles, moissons, repos désœuvré de l'hiver» (p. 67). Le «rouet du temps» (p. 77) suit davantage la courbe de la vie d'Euchariste Moisan: printemps et été sont le temps de son ascension; automne et hiver, de son déclin (Sirois, Dict., p. 1083). Au grand rythme des générations et des années qui correspondent au trajet de la vie du héros, s'ajoute aussi la répétition des petits rythmes des saisons, des mois, des semaines, des jours et des heures: «Mécaniquement, l'horloge coupe les heures en minutes, débite les minutes en secondes... [...] Éphrem Moisan oscille doucement dans sa berceuse, au rythme de la pendule» (p. 17), car «les jours à venir passeraient sans apporter autre chose que le travail quotidien calqué sur celui de la veille, et les saisons calquées sur les saisons précédentes... [...] Tel serait l'an prochain qu'avait été l'année précédente... [...] Puis, recommencement» (p. 67). Tous ces enchaînements cycliques dans la construction temporelle du roman historique entraînent la valorisation de la chronologie d'un passé factuel; de proche en proche se construit l'image exacte d'une période socio-historique. Dans Trente arpents, on ne retrouve pourtant aucune indication de date spécifique, mais plusieurs études littéraires donnent au cadre temporel de l'oeuvre une date assez précise: d'après Réjean Beaudoin, le récit couvre une période approximative entre «1880 et 1920» (Beaudoin, Roman, p. 62); Antoine Sirois pour sa part annonce un espace temporel de 1887 à 1932 (Sirois, Dict., p. 1082); Jean Panneton confirme aussi une histoire qui s'étend de 1887 à 1932 (TA, p. 18); et Jacques Viens délimite une durée qui traverse octobre 1886 jusqu'à la fin d'août 1930 (Viens, p. 150). Il est donc difficile de réconcilier un ordre chronologique exact avec la disparité des différentes dates proposées ci-dessus. Trente arpents, fiction historique sans dates, mais système temporel où l'on peut toujours récupérer certains événements de

nature historique, comme le scandale de 1891, lors de la construction du chemin de fer de la Baie des Chaleurs en Gaspésie; la guerre de 1914-18; et les émeutes de la conscription à Québec de 1918. Afin de reconstituer une régie de dates irrévocable, il faut regrouper les données historiques et les accorder avec les enchaînements chronologiques du récit.

Deux plans parallèles se présentent ainsi dans le roman: la fiction et l'histoire. La fiction est le développement du récit de la vie du personnage principal inventé par Ringuet, Euchariste Moisan, situé dans une géographie non-identifiée, apparemment imaginée par l'auteur. Les recherches d'Antoine Sirois démontrent pourtant que plusieurs des noms donnés aux lieux dans Trente arpents sont bien imaginaires, mais que ces lieux sont situés dans un paysage identifiable (Sirois, Dict., p. 1082). D'après les noms de villages, les distances chiffrées, les descriptions physiques de la région, le traitement de la faune et de la flore, la terre des Moisans semble être localisée dans les environs de Trois-Rivières, ville natale de Ringuet. Petit-fils de cultivateur, Ringuet avait toujours passé ses vacances à la campagne dans le voisinage de Trois-Rivières. Le paysage qui sert de décor au récit fictif rejoint proprement celui que l'auteur avait connu dans son enfance: «la campagne entre Maskinongé et Louiseville (TA, pp. 28 et 33). A partir de ce cadre régional limité, la précision de la géographie dans la narration pourrait être mise en rapport avec la mention de certains événements historiques réels qui se retrouvent dans le roman. L'étude de ces liens aidera à cerner un plan historique précis et, ensuite, une chronologie exacte.

L'établissement d'une perspective qui fait ressortir le jeu de la chronologie dans la narration démontrera que l'auteur poursuit un objectif structuré, que ses sources sont bien documentées et que la chronologie joue un rôle très important dans son projet de roman. D'après Ringuet, la

chronologie rigoureuse aide donc à cultiver l'illusion du réel dans l'univers du roman réaliste. Les personnages, puis les événements historiques mis en évidence, servent par conséquent de support à l'imagination. Dans le cadre d'une époque historique très circonscrite dans laquelle se déroulera son aventure fictive, le romancier cherche à s'en tenir à une observation objective de la vie paysanne au Québec et à mettre en oeuvre une composition exigeante pour atteindre à la vérité de son sujet. Ringuet, finalement, a l'intention de mettre en pratique le fameux mot de Stendahl selon qui le «roman doit être un miroir» (Oster, p. 1336).

2.3. La théorie de la narratologie selon Genette.

L'analyse de la structure temporelle dans Trente arpents sera basée, grosso modo, sur l'étude de la narratologie, discipline qui étudie les composantes et les mécanismes du récit. D'après la théorie littéraire, on comprend que le terme «récit» est un discours oral ou écrit qui introduit une histoire, et que l'«histoire» est l'objet du récit. La «narration», en outre, est l'acte de produire ce récit. Suivant Gérard Genette dans «Figure III», le temps du récit est communiqué par trois modalités temporelles:

1) l'«ordre» est le choix en ce qui concerne l'ordre des événements; est-ce que certains événements du récit se présentent avant, pendant ou après un point de repère sélectionné dans l'histoire? Selon Genette, les rétrospections sont appelées «analepses» et les anticipations se nomment «prolepses»; les discordances, toutefois, sont indiquées par le terme «anachronies» (Delcroix, p. 195).

2) la «durée» est la vitesse narrative d'une scène, contraction ou dilatation d'un moment ou d'une période temporelle. Un narrateur peut donner un abrégé de la vie d'un personnage en quelques phrases ou raconter un

événement de quelques heures en mille pages. La vitesse narrative se précise dans les relations entre un «ralentissement» et une «accélération» dans le champ de temporalité du récit. A ces deux modes Genette ajoute quatre distinctions: a) la «scène», où le temps du récit correspond au temps de l'histoire ($TR = TH$); b) le «sommaire» représente une durée indéterminée de l'histoire qui, en résumé, produit un effet d'accélération, comme dans la formule de Jules César: *veni, vedi, vici* ($TR < TH$); c) l'«ellipse», une durée de l'histoire passée sous silence, un blanc fonctionnel dans un texte qui sépare les deux parties du texte ($TR = 0$; $TH = n$); d) la «pause», un passage où l'histoire est perdue de vue, une digression non narrative, commentaire moral, philosophique, une maxime, ou bien intrusion du narrateur, etc. ($TR = n$; $TH = 0$); (Delcroix, pp. 197-199).

3) la «fréquence» est la mesure d'un événement qui se produit une fois ou qui est relaté plusieurs fois. Trois genres sont nommés: a) le «singulatif», ce qui arrive une fois; b) le «répétitif», où l'on raconte plus d'une fois un événement qui s'est passé une fois; c) l'«itératif», où l'on raconte une fois ce qui est arrivé plusieurs fois. Genette ajoute aussi le «pseudo-itératif», lorsqu'un événement est présenté une seule fois, mais comme s'il s'était produit plusieurs fois ou encore, quand la fréquence d'un événement est incertaine (Delcroix, pp. 199-200).

Le centre de l'étude de Trente arpents sera donc la discussion détaillée des données chronologiques de la narration et une analyse des rapports que ce roman entretient avec le plan historique. Sur le plan méthodologique, l'analyse exposera la cohérence de la chronologie du récit. Il importe de préciser ici l'objet spécifique de cette étude, qui n'est pas de faire une analyse genettienne des structures narratives du roman. Il s'agit plutôt de l'examen systématique du respect de la chronologie dans la construction de Trente arpents, puisque l'importance des repères temporels

n'a jamais retenu l'attention de la critique. C'est cette dimension cruciale de l'art du romancier réaliste qui sera étudiée. Pour ce faire, l'étude se divisera en plusieurs catégories distinctes: 1) les dates assurées: repères sûrs; 2) les erreurs d'ordre mathématique; 3) les écarts explicables: arrondissements de chiffres; 4) les effets rhétoriques. Les résultats seront rassemblés en conclusion.

III. La genèse d'un roman:

3.1. La première idée de Ringuet.

Lorsque Ringuet commence à écrire Trente arpents, en 1929, le roman de la terre au Québec connaît déjà une assez longue histoire depuis La Terre paternelle de Patrice Lacombe en 1846. Le mouvement de propagande du retour à la vie campagnarde au début du vingtième siècle est déjà valorisé dans plusieurs oeuvres contemporaines comme les Rapailages (1916) de Lionel Groulx et Chez nos gens (1918) d'Adjutor Rivard (TA, p. 15). Entre 1924 et 1942, le docteur Philippe Panneton, ou Ringuet, publie une quinzaine d'articles scientifiques dans L'Union médicale du Canada et L'Action médicale, travaille en tant que médecin à l'hôpital Saint-Eusèbe de Joliette, à la Crèche de la Côte-de-Liesse, à l'hôpital Notre-Dame, fait des consultations dans son cabinet privé, se prépare à l'agrégation et enseigne à la Faculté de médecine de l'Université de Montréal. En même temps, durant neuf années, entre 1929 et 1938, Ringuet rédige son premier roman dans ses heures de loisirs. L'auteur dit bien: «J'ai écrit Trente arpents plutôt que de jouer au golf» (J. Panneton, p. 42). Plusieurs années après le succès de son roman, Ringuet confie ceci à André Langevin: «Un soir, chez-moi, à Montréal, j'écrivis une scène paysanne dont l'action se situait vers 1885; j'allais continuer quelques années à écrire l'histoire des mêmes personnages jusqu'à leur faire atteindre l'époque actuelle» (TA, p. 16).

Philippe Panneton, ou Ringuet, patronyme de sa mère Éva, naît en 1895 à Trois-Rivières et y vit jusqu'en 1913, lorsqu'il part à l'âge de 18 ans pour faire carrière de journaliste à Montréal. L'année suivante, il s'inscrit à l'Université Laval à Québec, à la Faculté de médecine. Son père, le médecin Éphrem Panneton, était né sur la ferme familiale, aux limites de la petite ville de Trois-Rivières, et son frère Joseph, l'oncle de Philippe, était resté sur la terre comme cultivateur. Chaque année aux vacances d'été,

Philippe et sa famille s'installent à la campagne, dans un retour au cadre rustique des anciennes habitudes de son père et de son grand-père ⁴:

La famille louait quelques pièces dans une maison de paysans où nous passions tout l'été. Ce furent mes premiers contacts avec la campagne et ses paysans ⁵.

A cette époque des premières années 1900, mon père avait accoutumé de louer une maison paysanne en plein bled à deux bonnes lieues de notre logis citadin [...] Enfin nous allions renouer avec les enfants du fermier [...] C'est que nous songions à juillet, à la fenaison, aux charretées de foin revenant des champs et sur lesquelles nous aimions tant nous faire bercer dans l'odeur entêtante de la luzerne et du pâturin. (Ringuet, Confidences, p. 180-3)

Dans sa vie de citadin raffiné à Montréal, Philippe Panneton médecin reste toujours un homme passionné de la nature et reçoit dans son cabinet de consultation des cultivateurs qui lui parlent souvent de leur terre, avant de se faire soigner. Dans l'évocation du monde tellurique de Trente arpents, l'écrivain canadien-français semble plonger dans ses souvenirs d'adolescence et brosser un tableau qui rend justice au Québec de son enfance. Ce n'est pas pourtant un pastel naïf et sentimental de la vie paysanne idéalisée par un souvenir adouci, mais un regard objectif car: «La nature de notre pays est assez séduisante, le caractère de nos gens assez particulier pour qu'on raconte leur vie sans se croire obligé à la magnifier» ⁶. Le récit est plus personnel, mais le choix de privilégier la représentation véridique du monde rural québécois est caractéristique de l'homme de science. Dans l'espace réaliste de Trente arpents, l'oeil du savant et le coeur du paysan se rejoignent pour reconstituer une époque du Québec perdue à jamais.

⁴ Voir le conte nostalgique de Ringuet sur son grand-père maternel: "Mon grand-père", Confidences (Ottawa: Éditions Fides, 1965): 15-20.

⁵ Cité par J. Panneton dans Ringuet, p. 41: André Langevin, Nos écrivains, le docteur Philippe Panneton, dans Notre temps, 8 mars 1947, p. 2.

⁶ Cité dans TA, p. 18: Ringuet, «Lettres canadiennes», Nouvelles littéraires, 21 décembre 1938, p. 6.

3.2. La recherche et la documentation.

Une large part de la clientèle de Ringuet est paysanne et la carrière de médecin le met en contact quotidien avec le monde de la terre. En service de docteur consultant tous les samedis à l'hôpital Saint-Eusèbe de Joliette, Ringuet voyage par le train chaque semaine pour se rendre au travail et tire parti du trajet pour approfondir ses recherches d'écrivain. Dans son dossier de journaliste, Ringuet recueille ses données du parler paysan :

Plusieurs des épisodes qui y sont contés m'ont été fournis par des conversations de paysans. Ces années-là j'avais un bureau à Joliette où je me rendais chaque semaine. Je m'installais dans le wagon des fumeurs avec les cultivateurs qui revenaient de la ville et je les écoutais parler ⁷.

Avec la démarche de l'esprit scientifique, Ringuet est doué d'un goût naturel pour l'observation, l'enquête et la documentation. Rien n'est laissé au hasard dans l'histoire de Trente arpents, car favorisée par sa profession de médecin, l'attitude objective du romancier découpe, détaille et recompose à la manière d'un chirurgien l'ère qu'il raconte. La langue du paysan, les divers épisodes dans la vie quotidienne du cultivateur, les données historiques, tout est soigneusement documenté de façon à soutenir la création romanesque «réaliste». L'écrivain à la recherche de l'image véridique doit pourtant résoudre le problème de la présentation de la langue des personnages paysans qu'il fait parler. Georges Sand pose la problématique ainsi en forme d'impasse: «Si je fais parler l'homme des champs comme il parle, il faut une traduction en regard pour le lecteur civilisé, et si je le fais parler comme nous parlons, j'en fais un être impossible, auquel il faut supposer un ordre d'idées qu'il n'a pas» (J. Panneton, p. 47). Ringuet choisit de faire parler ses paysans en «canayen» dans une transcription fidèle, mais le choix de cette langue pose un certain

⁷ Ibid.

problème d'esthétique littéraire pour la narration. La solution de Ringuet au dilemme de la présentation réaliste est de garder les évocations paysannes au minimum et d'accepter le changement plus littéraire de niveau de langue pour l'histoire racontée. Le narrateur l'annonce bien au début de l'oeuvre: «Ils parlaient lentement et peu, à leur accoutumée, étant des paysans, donc chiche de paroles» (p. 11). La technique d'écriture met alors en jeu deux registres de langue: la parole paysanne et la narration littéraire. Le passage d'un niveau de langue à un autre est pourtant souvent brusque, car le lecteur a toujours connaissance de la présence du narrateur omniscient dans le ton soutenu de l'élégante narration qui se démarque constamment de la parole paysanne «canayenne». Réjean Beaudoin signale la difficulté de ces deux niveaux de langue dans le roman, puisque «cette divergence est telle qu'elle est rapportée à l'incompatibilité de deux langues différentes» (Beaudoin, "Langue", p. 41). Le choix du romancier est toutefois assez transparent: «Ringuet écrit son roman pour un public français, non pas parce que le livre est publié chez un éditeur parisien, mais parce que l'écriture romanesque déclare à qui elle s'adresse presque à chaque page» (Beaudoin, "Langue", p. 45). Surtout à cette époque, l'institution littéraire réside bien en France et «l'écrivain canadien-français accepte, ou plutôt il réclame son rôle de périphérique» (Beaudoin, "Langue", p. 43). Aujourd'hui d'ailleurs, la situation n'a guère changé car, d'après André Belleau, «il est impossible de lire sérieusement la littérature québécoise sans faire appel à la littérature française...[et]... elle arrive à NOUS à travers et malgré les normes de l'AUTRE» (Belleau, Conflit, p. 171). Ringuet écrit donc son roman socio-historique du point de vue engendré par sa formation européenne et sa fonction sociale bourgeoise. Médecin et littérateur, la voix élégante du sociologue scientifique observe et commente aussi objectivement que possible le peuple campagnard québécois.

3.3. Le manuscrit.

Dès les premières pages du manuscrit, Ringuet donne un plan précis de la région où se déroule l'action du roman. On peut noter les indications du site de l'église, du magasin, du sellier, de la boulangerie, de la fromagerie, de la forge, de l'atelier Boisclair et les 22 lots cadastrés de la région avec tous les noms des propriétaires (TA, p. 26). Une rose des vents donne l'orientation, les distances à partir de la terre des Moisans sont fléchées et chiffrées: «la ville» à quarante milles au nord, Saint-Isidore à vingt-sept milles au nord-ouest, Parentville à vingt-cinq milles au sud-ouest et Notre-Dame-des-Sept-Douleurs à dix milles au sud-ouest. L'emplacement de l'église de Saint-Jacques est à sept milles à l'ouest et celle de Labernadie est à dix milles à l'est de la terre des Moisans. Une flèche signale Saint-Janvier de l'autre côté du fleuve, au sud-est, et une autre en direction de Saint-Stanislas-de-Kostka, à l'ouest (TA, p. 27). Sur le plan, un trait sinueux séparant la terre des Moisans et celle de Phydime Raymond représente bien «le ruisseau étroit qui s'amuse à passer tantôt sur une terre, tantôt sur l'autre» (p. 71). Au fond des deux terrains, en traits dentelés, est indiqué le malheureux coteau de terre «d'ocre rouge où grain et trèfle poussent mal» (p. 71).

Au bas du plan de la région, Ringuet ajoute une liste généalogique des enfants d'Euchariste Moisan et d'Alphonsine Branchaud, avec leur date de naissance, et pour certains, la date de leur mort. L'écrivain résume aussi en marge leur destinée: «prêtre, É.-U., ville, artiste, ferme...» (TA, p. 19). En tête du manuscrit dactylographié, Ringuet dresse un plan plus complet des deux familles Moisan et Branchaud. Cette généalogie couvre plusieurs générations pendant trois siècles, du vingtième siècle en remontant jusqu'au dix-huitième, avec toutes les indications de parenté. Des

flèches suivent la trace de la descendance menant à Euchariste et Alphonsine, et par la suite, à leurs enfants et petits enfants.

Le manuscrit dactylographié porte deux plans du roman. Le premier s'organise autour de vingt-huit épisodes ou groupes, avec les dates correspondantes. Chaque épisode représente le sujet d'un chapitre, la division en quatre parties est ajoutée en marge, mais aucune mention des quatre saisons n'est évidente. Une liste des enfants, avec les dates de naissances, les décès, etc., comporte plusieurs variantes et modifications, des ratures et des ajouts (TA, p. 19). Le second plan est comme le premier, en vingt-huit épisodes, mais il s'établit cette fois selon les quatre saisons et comprend plusieurs nouveaux changements d'ordre généalogique et chronologique (TA, p. 19-20). Les dactylographies de ces deux plans montrent jusqu'à quel point Ringuet se préoccupe de la chronologie, même si aucune date n'apparaît dans l'oeuvre publiée. Ringuet s'impose donc, en tant que romancier, de structurer, de calculer et de déterminer un ordre précis. C'est pourquoi le cadre de l'action dans Trente arpents suit un développement linéaire si serré de la marche du temps: les années, les saisons, les mois, les semaines, les jours et l'horloge se poursuivent scrupuleusement dans le fil de l'intrigue. Le détail minutieux mis en évidence dans la composition du manuscrit et du plan de la suite généalogique des familles, avec les indications d'âge, de naissance et de mort, démontre bien l'approche rigoureuse de la construction de l'oeuvre réaliste.

3.4. La chronologie suit l'horloge et le calendrier.

Jean Panneton résume bien le rôle de la chronologie dans Trente arpents: «Grâce à la chronologie, le temps de l'homme donne l'impression

d'aller quelque part, vers le changement» (TA, p. 26). Dans les deux premières parties, Printemps et Été, le temps romanesque file d'une manière assez accélérée. La suite temporelle enchaîne une série linéaire et graduée de bons moments qui avancent vers la réussite, suivant l'héritage de la ferme, le mariage, la naissance des enfants, l'argent déposé régulièrement chez le notaire et l'entrée au séminaire d'Oguinase (TA, p. 25). La fin de la deuxième partie marque l'apogée de la vie d'Euchariste. Dans la troisième partie, l'Automne, lorsque la malchance et les désastres s'accumulent, avec le départ d'Éphrem, la mort d'Oguinase, l'incendie de la grange, le procès perdu, la fuite du notaire, c'est le rythme rapide de la descente morale d'Euchariste qui s'impose. Au début de la quatrième partie, l'Hiver, l'intrigue s'enraye en traversant un monde statique, sombre, noyé dans «une espèce de brouillard visqueux» (p. 236). C'est bien la déchéance finale d'Euchariste, l'hiver de sa vie (p. 260). Le fil du temps néanmoins, même en hiver, donne toujours le sentiment de la répétition, du recommencement et du renouvellement, puisque ce sont les générations qui continuent sans relâche, comme le passage des saisons: l'oncle Éphrem a été remplacé par Euchariste, à qui maintenant succède Étienne qui, à son tour, va être supplanté par Hormidas. La terre est immuable et l'homme n'en est que le serviteur éphémère. Euchariste se rend bien compte des générations qui se suivent en vagues successives: «Les trente arpents qu'il avait eu hâte d'enlever à l'oncle Éphrem, Étienne était impatient de s'en emparer, d'y supplanter le maître vieilli qui ne savait en tirer juste mesure et juste profit» (p. 208).

La notion du temps pèse lourdement dans Trente arpents. Le roman s'ouvre en «octobre», aux «premières gelées matinales», avec l'hiver qui arrive «bientôt» (p. 9). Le narrateur met sans cesse l'accent sur le passage du temps, des saisons, de l'âge des hommes: «Euchariste Moisan, vingt ans?

trente ans?». Les paysans parlent du passé, de l'avenir, mais rarement du présent sans faire écho à la mémoire dans toutes les conversations: le curé Labelle (p. 10), l'incendie qu'Euchariste a subi à l'âge de cinq ans (p. 10), son adoption par l'oncle Éphrem (p. 11)... et le narrateur qui raconte la liste des générations qui s'ajoutent au passage des années et des saisons:

... Amélie était dans la famille depuis longtemps, depuis quasiment toujours, puisqu'elle avait bercé Éphrem, et Honoré, le père d'Euchariste, et Éva, morte en communauté chez les Soeurs Grises à Montréal, et les autres, les cinq enfants du grand père Moisan dont pendait au mur le portrait au crayon. (pp. 17-18)

...L'oncle Éphrem... [...] Amélie... [...] Euchariste... [...] Ces trois-là pourtant s'étaient fondus en une seule famille nouvelle; ces pièces différentes avaient été cousues les unes aux autres sur la trame solide de la terre ancestrale. La terre, impassible et exigeante, suzeraine impérieuse dont ils étaient les serfs, payant aux intempéries l'avenage des moissons gâtées, assujettis aux corvées de drainage et de déchiffrement, soumis toute l'année longue au cens de la sueur. Ils s'étaient regroupés sur et presque contre la dure glèbe... [...] ils avaient reconstitué la trinité humaine: homme, femme, enfant, père, mère, fils. Et voilà qu'un cycle de plus s'étant clos avec l'automne venu, la terre engourdie déjà par les premières gelées allait endormir la ferme qui ne vivrait plus que de la vie restreinte de l'hiver. (p. 19)

Dans tout le récit, Ringuet prend grand soin d'établir de nombreuses réflexions sur le passage des heures, des saisons, des années et l'âge des hommes: Euchariste a ici «cinq ans», là «vingt-trois ans», puis «cinquante cinq ans» et maintenant, «soixante ans». Le motif de l'écoulement du temps chez Ringuet, d'après Jean Panneton, est comme «Une eau qui court sur un fond stable, immuable, car il s'agit d'illustrer cette opposition entre la fluidité, la fragilité du destin humain et le caractère stable, éternel de la terre» (TA, p. 22).

3.5. Deux canevas parallèles: fiction et réalité.

Le roman de Ringuet est situé dans un temps bien précis, qui commence vers la fin du dix-neuvième siècle et qui se termine à la fin des années vingt, ou au début des années trente; les dates exactes sont toujours contestées. L'approche documentaire à la construction de l'oeuvre romanesque est aussi très spécifique, comme le montrent le plan chronologique et la carte géographique présentés avec le manuscrit dactylographié. L'inscription du récit dans le temps socio-historique, comme la mention de certains événements politiques, indique aussi qu'il y a mariage de la fiction avec la réalité, que l'auteur imagine des événements fictifs autour des événements réels, et se préoccupe de leur concordance. L'histoire du Québec de Trente arpents est en fait factuelle, avec des dates assurées, tandis que certains personnages, leurs événements personnels et la région de la terre des Moisans sont imaginaires. Le principe d'ordonnance de la chronologie romanesque est donc ancré à certains des événements socio-historiques réels.

Dans Trente arpents on retrouve un épisode historique de plus grande importance qui place le récit dans une géographie très précise et à une époque très exacte: l'incendie de Trois-Rivières. Cet événement historique est doublement important parce qu'il fait partie de la vie de l'auteur et que Ringuet a écrit un conte autobiographique sur le sujet ⁸. Il a déjà été établi par Antoine Sirois (Sirois, Dict., p. 1082) et Jean Panneton (TA, pp. 28 et 33) qu'il n'y a aucun doute sur le fait que la région de Trente arpents est bien celle des environs de Trois-Rivières. A partir de ce cadre régional limité, le narrateur dévoile ainsi un repère chronologique de conséquence, lorsque Euchariste se rend pour la deuxième fois à la «ville»,

⁸ Voir Ringuet, "L'incendie de Trois-Rivières", dans Confidences, 119-124. Ringuet avait 13 ans et il a été témoin de la conflagration. Son quartier a été un des seuls à être épargné. Le conte nostalgique est essentiellement un compte rendu du sinistre.

laquelle n'est pas nommée: «Et, pour peu, il se fût cru dans une capitale, à Québec ou même à Montréal, tant la ville s'était transformée. Il lui revint que, une douzaine d'années auparavant, une conflagration l'avait ravagée» (p. 173-4). Ringuet décrit précisément Trois-Rivières car la conflagration dont Euchariste note le souvenir est bien l'incendie de 1908, qui détruisit une grande partie de la ville, juste avant l'essor industriel qui allait la moderniser (TA, p. 28, p. 30 et note, p. 318). Étant donné que le feu a justement lieu en 1908 et que la date du deuxième voyage est placée «une douzaine d'années» plus tard (p. 174), «au début de printemps» [sic] (p. 173), ainsi vers la fin de mars ou au commencement d'avril ⁹, la date à ce moment dans le récit est bien: printemps, 1920. Cette lecture rejoint celle de Jean Panneton (TA, p. 30).

Euchariste révèle, quelques paragraphes auparavant, au cours du deuxième voyage à la ville, qu'il a bien aujourd'hui «cinquante-cinq ans» (p. 172). Ce repère chronologique témoigne de ce qu'il doit être né en 1865 et ce fait concorde parfaitement avec la date de naissance d'Euchariste d'après les plans généalogiques de Ringuet (TA, pp. 51 et 61). Si cette date est acceptée en tant que point fixe dans la chronologie, c'est donc en été 1870 ¹⁰, lorsqu'Euchariste a 5 ans, que ses parents passent au feu (p. 10). Euchariste est par conséquent «adopté» en 1871, à l'âge de 6 ans, par son oncle Éphrem sur la terre des Moisans (p. 11), car à la page 196, Euchariste

⁹ Souvent dans ce roman, les saisons sont les seuls points de repère spécifiques utiles. Les dates des saisons seraient, de plus, bien fixées dans la pensée d'un homme du terroir. Dans l'hémisphère du nord donc, le printemps a lieu entre le 21 mars et le 21 juin. L'été passe du 21 juin jusqu'au 22 septembre, l'automne du 22 septembre jusqu'au 21 décembre et l'hiver du 22 décembre jusqu'au 21 mars (Robert 1).

¹⁰ Été 1870, car «le feu a pris à la grange après cinq semaines sans une goutte de pluie», donc durant une période de grande sécheresse. Il n'est pas absolument impossible pourtant, que la grande sécheresse de cinq semaines puisse se passer à l'automne ou au printemps, mais il est plus vraisemblable qu'elle se passe en été.

dit qu'il est depuis «cinquante-quatre années» en «ce lieu», lorsqu'il a «soixante ans» (pp. 196 et 201). Cette donnée implique alors la date de 1925 pour ce moment précis dans le récit.

On peut certainement démontrer qu'avec un seul point de repère affirmé dans le récit, un point incontestablement daté dans l'histoire réelle du Québec, le système de dates de Ringuet peut être reconstitué d'une manière explicite, par recoupement avec plusieurs autres points. Les données d'ordre chronologique offrent des repères sûrs, et peuvent servir de base à la reconstruction, avec toute l'exactitude possible, du calendrier des événements de l'intrigue.

IV. Rapports chronologiques entre la trame romanesque et le plan historique.

4.1. Les dates assurées: repères sûrs.

Maître de son espace romanesque, Ringuet enchaîne la suite des événements fictifs et historiques d'après un plan chronologique très circonscrit. Le plan historique de Trente arpents fonctionne en guise de cheminement parallèle au développement du récit fictif et met en relief un réseau riche en information chronologique. On note bien que le cadre de l'action dans Trente arpents s'appuie sur un déroulement précis et linéaire de la marche du temps, mais curieusement, aucune date n'est mentionnée dans toute l'oeuvre. Dans le roman réaliste de type historique pourtant, on retrouve souvent des mentions de dates précises, car, d'après Bersani, «les dates sont extrêmement importantes dans la littérature réaliste» puisqu'elles donnent «l'illusion de l'authenticité historique» (Bersani, Littérature, p. 49).

Afin d'effectuer la reconstruction exacte d'une chronologie objective dans Trente arpents, il est essentiel d'ériger un modèle linéaire de la temporalité narrative dont Genette a établi la formule en suivant l'«ordre» des événements. Chaque indice temporel que l'on peut retrouver dans le texte, les événements historiques, les indications d'âge, de naissance ou de mort des personnages, deviendra ainsi vérifiable par recoupement avec plusieurs autres repères. La qualité et quantité des conjonctions chronologiques, avec tous les points de concordance qui peuvent être dressés, assurent l'homogénéité et la précision du modèle. Une cohérence chronologique sera finalement mise en place, avec la date spécifique de chaque chapitre et la «durée» en temps réel de l'aventure romanesque qui se déroule dans Trente arpents. Les difficultés, contradictions seront résolues par la suite, groupées en catégories distinctes.

4.1.1. «Printemps»:

Dans le fil chronologique de Trente arpents, il a déjà été démontré qu'à l'époque du procès, quand Euchariste se rend pour la deuxième fois à la «ville», on est bien au printemps de 1920. A ce point dans l'histoire, le héros entre à Trois-Rivières douze ans après l'incendie de 1908, un sinistre qui avait ravagé presque toute la ville (p. 174). Lors du voyage de 1920, Euchariste note qu'il a bien «cinquante-cinq ans» (p. 172), donc il est sûrement né en 1865. Ces dates concordent exactement avec le manuscrit de Ringuet et Jean Panneton les accepte (TA, p. 30, 22 et 20). Si on peut bien s'appuyer sur ces dates en tant que fixes, la première partie de Trente arpents, intitulée «Printemps» (p. 7), commence en «octobre» (p. 9), mais la date exacte doit bien être alors octobre 1887, puisqu'Euchariste annonce ici qu'il a «vingt-deux ans» et qu'il aura bien «Vingt-trois au printemps» (p. 12).

L'oncle Éphrem meurt en «novembre» (p. 29) et Euchariste hérite subitement de la ferme à 22 ans (p. 35). L'héritage d'Euchariste est une transaction civile puisque «L'habitude n'était pas encore en lui de la possession. Il avait la parole du notaire; il avait même vu les papiers» (p. 35). Le jeune cultivateur prend possession de la terre ancestrale des Moisans d'une manière légale à ce point dans le récit, c'est-à-dire seulement après la mort de son oncle en «novembre», car «la mort de l'oncle Éphrem était si récente» et «graduellement Euchariste entrait dans les choses du défunt» (p. 35). Il n'y a par conséquent aucun doute que l'oncle Éphrem meurt bien en «novembre» 1887 (p. 29-31). La date est certaine, car on sait bien que le roman commence en «octobre» 1887 (p. 9, 16), parce que Euchariste, né en 1865, n'a que 22 ans et qu'il aura 23 «au printemps», plus exactement après le 22 mars 1888 (p. 12). La séquence d'«ordre» chronologique dans le texte se déroule alors de cette façon: «octobre» 1887

(p. 9), l'automne continue (p. 19, 25), puis l'oncle raconte qu'il a 64 ans «fait» et s'en va sur ses 65 ans (p. 22). On est maintenant en «novembre» 1887 (p. 29), lorsque l'oncle meurt à la page suivante (p. 31) et il n'a «pas soixante-cinq ans!» à sa mort (p. 33). La date est appuyée par le schéma de Ringuet: «Éphrem, 1823-1887» (TA 51, 61). Éphrem meurt donc à 64 ans, en «novembre» 1887. Les rapports d'«ordre» chronologique dans la trame romanesque commencent à créer un modèle linéaire, qui soutient par conséquent une date assurée pour le début de Trente arpents: «octobre» 1887. L'établissement d'une «vitesse» narrative dans la «durée» du récit se précise aussi par la lenteur relative de l'écoulement du temps dans le passage d'«octobre» jusqu'à «novembre». La vitesse narrative est de 29 pages pour deux mois, à partir de la page 9, jusqu'au début de la page 38, quand «décembre» arrive «amenant les fêtes».

Le temps file et on est maintenant en «décembre», puis en janvier et en «février» (p. 38). On note ici une «accélération» de la vitesse narrative dans le champ de temporalité du récit: trois mois passent dans un paragraphe. Enfin, les noces de «mars» 1888 arrivent (p. 38), car «l'hiver» est la saison du mariage (p. 20). Euchariste voulait se marier en «janvier» (p. 32), mais après sa conversation avec le curé (p. 37), il avait décidé que le mois de «mars» était plus propice. Le jeune cultivateur prend moralement «possession entière du bien des Moisans» en entrant dans «la chambre» avec Alphonsine, la nouvelle maîtresse de la maison, «avec mars terminant», donc à l'arrivée du printemps de 1888 (p. 39). A ce point dans l'histoire, Euchariste devrait s'approcher de ses 23 ans (p. 12), car c'est le printemps qui commence après le 22 mars 1888 (p. 39). Alphonsine tombe enceinte au plus vite (p. 40-1) et 9 mois plus tard, jour pour jour, elle attend un enfant pour le «Jour de l'An» (p. 41).

En janvier 1889, Oguinase naît (p. 47) en plein hiver (p. 45), celui de 1888-89, car «l'hiver dernier» (p. 43) (1887-88), était celui de la mort de l'oncle Éphrem: «Deux moissons à peine s'étaient succédé qu'il avait cessé d'être Euchariste Moisan, fils adoptif d'une terre étrangère, pour devenir Euchariste Moisan, époux et père, possesseur incontesté de cette terre faite sienne» (p. 67). Euchariste devient donc «possesseur incontesté» parce qu'il donne naissance à un fils, un héritier légal et moral né sur la terre des Moisans. La première «moisson» est bien celle de septembre 1887 et est suivie par la deuxième «moisson» de septembre 1888, après laquelle il devient «père» d'Oguinase, en janvier 1889. Cette date est aussi en accord avec le plan de Ringuet (TA, p. 51, 61). La vitesse du récit progresse d'une manière accélérée puisqu'à partir des noces de mars 1888 jusqu'à la naissance d'Oguinase en janvier 1889, 9 mois passent en 8 pages (pp. 38-46).

A la fin du chapitre 6, dans la première partie de l'oeuvre nommée «Printemps», Alphonsine est seule avec «le petit» Oguinase (p. 54). Entre la fin du chapitre 6 et le début du chapitre 7, il y a un blanc dans la continuité temporelle. Selon Genette, c'est une «ellipse» dans la «durée» de la narration. Au chapitre 7, on apprend subitement que «Mélie reste à la maison pour garder Oguinase et Héléna, sa petite soeur née entre temps, et auxquels Alphonsine ajoutera bientôt un troisième enfant, en quatre ans» (p. 54), quatre ans de mariage, suppose-t-on. Si on examine de près ces quatre années, on note que dès la première année conjugale, qui commence en mars 1888, Alphonsine devient vite enceinte d'Oguinase; la deuxième année, en janvier 1889, Oguinase naît; durant la troisième année de mariage, après janvier, à un moment indéterminé au cours de 1890, Héléna doit naître; et la quatrième année, en 1891, le nouvel enfant aussi doit naître. S'il est vrai qu'«on pourrait presque compter les années par les naissances» (p. 78), trois enfants en trois ans sans compter la première grossesse, Alphonsine

doit tomber enceinte rapidement après la naissance de chaque enfant, chacun naissant presque sans intervalle entre les 9 mois de gestation. Héléna est annoncée pour la première fois quand Alphonsine attend «bientôt un troisième, en quatre ans» (p. 54); à ce point dans le récit, Alphonsine est déjà enceinte du troisième enfant: Étienne (p. 66). Alphonsine doit être assez avancée dans sa grossesse car Héléna, qui est là, va mourir en bas âge, à 14 mois «bien comptés» (p. 68), «quelques jours après la naissance d'Étienne» (p. 68).

Selon la possibilité de gestation et tandis qu'il est relativement certain qu'Oguinase est né en janvier 1889, Héléna pourrait être née après 9 mois de gestation au plus tôt, en octobre ou novembre 1889. Si elle est morte 14 mois après cette date (p. 68), quelques jours après la naissance d'Étienne, ce troisième enfant serait né, au plus tôt, en décembre 1890, ou en janvier 1891; le fait serait presque impossible avant cette date. Mais ce plan ne fonctionne pas, car durant l'hiver de la naissance d'Étienne (pp. 58 à 66), «On va p't'ête ben avoir des élections au provincial, c'printemps» (p. 62). Des élections provinciales au Québec ont vraiment eu lieu au printemps, mais les élections se font seulement deux fois autour de cette époque: le 17 juin 1890 et le 8 mars 1892 (Leacy, Historical, pp. Y327-346).

Dans la séquence d'«ordre» chronologique dans le texte, Alphonsine est ainsi enceinte d'Étienne (p. 54) et c'est l'hiver (p. 55, 56, 57, 58, 59, 65 et 67), immédiatement avant sa naissance (p. 66). Si on est en hiver 1889-90 lorsqu'on parle des premières élections provinciales qui s'en viennent «au printemps», le 17 juin 1890, Alphonsine ne serait pas encore enceinte d'Étienne parce qu'il serait né au plus tôt, selon une gestation normale, en décembre 1890 ou en janvier 1891. Pour ce faire, l'enfant aurait dû être conçu en avril ou en mai, 1890, seulement quelques semaines avant les élections de juin 1890. Si on est en hiver 1890-91, avec une naissance

hypothétique d'Étienne en décembre 1890 ou en janvier 1891 et durant la scène de la discussion des élections provinciales, il est certain qu'il n'y a pas eu d'élections provinciales au Québec au printemps 1891. On doit certainement être en hiver 1891-92, car c'est la seule date qui pourrait concorder avec toutes les données d'«ordre» chronologique, puisqu'il s'avère que les deux autres dates sont ainsi exclues.

En acceptant la date de l'hiver 1891-92 pour la «réunion politique» (p. 62) et la discussion des élections, on relève certaines mentions qui ont rapport au scandale de la construction du chemin de fer de la Baie des Chaleurs en Gaspésie, scandale qui fait tomber le Parti libéral d'Honoré Mercier, parti national qui démontre la première affirmation de l'État québécois ¹¹. Tous les habitants sont ici des «partisans avérés, libéraux de père en fils», le parti du «nationalisme canadien-français» ¹² (p. 62). Willie Daviau, agent électoral venu de la ville (p. 61), est là pour les convaincre de voter libéral et de réélire le député «Auger» (p. 61, 64, 71) car «si on a pas des bons hommes... pour nous défendre à Québec... les Anglais d'Ottawa nous mangeront la laine su'le dos» ¹³ (p. 63). Le père Branchaud accuse les politiciens du gaspillage d'argent «pour bâtir un chemin de fer aux pêcheurs de la Gaspésie» (p. 63) et Phydime Raymond les

¹¹ Linteau, Paul-André, René Durocher et Jean Claude Robert, Histoire du Québec contemporain, Tome I, De la Confédération à la crise (1867-1929), Montréal, Québec: «Les Éditions du Boréal», 1989, p. 320. Désormais, les renvois à cette édition seront désignés par le sigle HQ1, suivi du folio.

¹² «L'une des formes d'expression du nationalisme consiste à exiger d'Ottawa le respect de l'autonomie provinciale. Mercier le fait avec force, ce qui est assez nouveau dans la vie politique québécoise» (HQ1, p. 321).

¹³ Par contre Mgr. Laflèche (p. 63), évêque de Trois-Rivières, proche du parti conservateur et ultramontain, a travaillé contre le gouvernement Mercier, entraînant la défaite du député libéral de sa ville (TA, p. 23).

critique de «faire pêcher la morue dans les chars» ¹⁴ (p. 64). Le scandale de la Baie des Chaleurs n'éclate pas avant le 4 août 1891, lorsque le sénat canadien lance une enquête. L'affaire est réglée par le lieutenant-gouverneur du Québec, Auguste-Réal Angers, qui renvoie le premier ministre libéral Mercier, le 16 décembre 1891, et appelle le conservateur Boucher de Boucherville à lui succéder ¹⁵. Ce dernier convoque une élection provinciale fixée au 8 mars 1892 (Leacy, Historical, pp. Y327-346). Le Parti conservateur gagne en mars 1892 avec une forte majorité, victoire aussi spectaculaire que celle du Parti libéral en juin 1890, qui avait fait élire le député fictif «Auger» (HQ1, p. 301, 323). La scène de la «réunion politique» (p. 62) «Chez les Branchaud» (p. 58, 62-3) a donc lieu au moment de l'importante crise politique libérale sur l'avenir du «nationalisme canadien-français», le 16 décembre 1891, bien avant les élections provinciales du 8 mars 1892.

Aucune erreur possible, quant à la première mention d'Hélène (p. 54), lorsqu'Alphonsine est enceinte d'Étienne, jusqu'à sa mort à 14 mois (p. 68): on est en hiver 1891-92. Étienne doit mathématiquement naître en fin de décembre 1891, au plus tard, «quelques semaines» (environ deux?) après la soirée chez les Branchaud (p. 66), qui a lieu en même temps que la crise politique du 16 décembre 1891. L'année est bien identifiable car Étienne a de plus «vingt-neuf ans» en mai 1920 (p. 179): mai, puisque c'est en mai, «juste pendant les derniers labours» (p. 177), qu'Euchariste, né en 1865, a 55 ans (p. 172). Il est alors certain qu'Étienne naît en décembre 1891. Hélène doit naître 14 mois «bien comptés» (p. 68) avant Étienne, c'est-à-

¹⁴ Les «chars» sont des wagons de chemin de fer. Voir Bergeron, Léandre, Dictionnaire de la langue québécoise, Outremont, Québec, VLB Éditeur, 1980, p. 121.

¹⁵ The Canadian Encyclopedia, Vol I, Edmonton, Hurtig Publisher, 1988, p. 163.

dire en octobre 1890, pour mourir en décembre 1891. Toutes ces dates s'accordent d'ailleurs avec le plan de Ringuet (TA, p. 51, 61).

Au printemps de 1892, Alphonsine a un «petit au sein» (p. 69) pendant qu'on est «au tout début d'avril» (p. 69), à «Pâques» (p. 70), et les érables suintent «la sève nouvelle, au printemps» (p. 71). L'enfant allaité est Étienne. A ce point dans le récit, Phydime Raymond commence les négociations financières pour l'achat d'une partie de la terre des Moisans à «Pâques» (p. 70) et les conclut en «automne» 1892 (p. 73), à la dernière page de la première partie du roman. Pour déterminer la date exacte, on peut trouver un repère de plus qui va concorder avec toutes les données précédentes. En 1920, date de l'incendie de Trois-Rivière, lorsqu'Étienne a 29 ans (p. 179) et qu'Euchariste a 55 ans (p. 172), on est au temps du procès contre Phydime Raymond, pour la vente de ce morceau de terre, qui avait eu lieu, d'après le narrateur, «vingt-huit ans auparavant» (p. 183), c'est-à-dire en 1892.

On sait en somme qu'Éphrem meurt en novembre 1887 à 64 ans; qu'Euchariste est né entre le 22 mars et le 21 juin 1865, et qu'il avait 22 ans à la mort de son oncle; qu'il se marie en fin de mars 1888; que son premier fils, Oguinase, est né en janvier 1889; qu'Hélène est née en octobre 1890 et qu'elle meurt en fin de décembre 1891; qu'Étienne est né en fin de décembre 1891; et que la vente du malheureux terrain a eu lieu à l'automne 1892. Il devient clair que la première section de Trente arpents, le «Printemps», commence alors en octobre 1887 (p. 9) et se termine à l'automne 1892 (p. 73).

Ce modèle linéaire de la chronologie selon l'ordre des événements met en relief une vitesse narrative de 5 ans en 64 pages (pp. 9-73). Les 29 premières pages pourtant couvrent seulement 2 mois (pp. 9 à 38), ce qui indique pour la seconde moitié de la première section, intitulée

«Printemps», une vitesse narrative plus accélérée dans la «durée» de l'histoire: presque 5 ans en 35 pages (pp. 38 à 73). La vitesse narrative démontre bien un ralentissement au tout début de l'histoire, qui est talonnée par une accélération qui s'augmente avec le développement du récit. On pourrait ainsi mettre en relief un lien entre l'évolution de l'accélération dans l'aspect temporel du roman avec la croissance de la bonne fortune dans la vie du héros. Enfin, tout comme le printemps avance à la floraison, la vitesse narrative semble bien suivre la courbe de la vie d'Euchariste. Dans le rapport socio-historique, on note en plus l'avancement de la technologie moderne avec la mention du chemin de fer, qui vient troubler le statu quo politique des fermiers (pp. 63-4).

4.1.2. «Été»:

La deuxième partie de Trente arpents, «Été» (p. 75), doit commencer en 1900, puisqu'Oguinase a maintenant «onze ans» (p. 79) et que sa date de naissance a été correctement située en janvier 1889. On doit être à la fin du mois d'août ou au début de septembre, car Oguinase se prépare à entrer au collège «mercredi prochain» et qu'ils «devraient s'en aller mardi» à la ville (p. 79), au «séminaire» de Trois-Rivières (p. 82). Plus loin (dans le récit), Oguinase fait «dix mois» d'études qui se terminent «fin de juin» (p. 95). Son cours classique a dû, par conséquent, commencer en septembre 1900. On note ainsi un saut dans le temps, une «ellipse» de 8 ans dans la «durée» narrative du récit, entre la fin de la première partie du roman intitulée «Printemps», qui se termine en automne 1892 et le commencement de la deuxième partie, «Été», qui débute en août 1900.

Dans le monde de la nature et de la succession des «choses», Alphonsine est destinée à avoir «son nombre», et on retrouve en effet une liste

importante des enfants nés «si régulièrement même qu'on pourrait presque compter les années par les naissances» (p. 78). Le cycle des années et des saisons se confond alors avec celui des naissances:

La maisonnée s'est accrue. Toute femme doit «avoir son nombre» et Alphonsine n'y faut point. Après Oguinase, Héléna, qui est morte, et Étienne, sont venus Éphrem, puis une petite qui ne vécut que pour être ondoyée; puis Malvina, puis deux autres morts à quelques mois, et enfin Lucinda, encore au berceau.

La liste contient plusieurs nouveaux enfants nés depuis 1891 et la naissance du dernier enfant mis au monde dans la partie «Printemps», Étienne. On note Éphrem, Malvina et Lucinda, sans compter ceux qui sont morts. Alphonsine «attend» ensuite un autre enfant (p. 78), qui «fait saillir son ventre lourd» et qui fait qu'elle est fatiguée «du fardeau qu'elle porte une fois de plus» (p. 79). Le narrateur indique aussi que «Malvina est née l'année de la grande digue» (p. 78) et, d'après l'étude de Jean Panneton, une crue printanière exceptionnelle, en 1896, reste célèbre dans la région de Maskinongé et de Louiseville sous le nom de «grande-digue» (TA, note 1, p. 169). L'année de naissance de Malvina est ainsi affirmée être en 1896, qui est en effet «l'année de la grande digue» (p. 78). Au point de vue de la date cependant, les naissances d'Éphrem et de Lucinda sont toujours un mystère, sans compter l'identité de l'enfant qui n'est pas encore né.

Si le premier voyage à la «petite ville» ¹⁶ (p. 86) pour conduire Oguinase au séminaire a lieu à la fin d'août 1900 (p. 84-94), Euchariste, né en 1865, a maintenant 35 ans; Oguinase, né en 1889, a 11 ans (p. 79); Étienne, né en 1891, a 9 ans (p. 86); et Malvina, née en 1896, a 4 ans (p. 78-9). Vu que Lucinda est «encore au berceau» à cet instant à la fin d'août 1900 (p. 78), il faut qu'elle ait autour d'un an, au plus, puisqu'elle ne marche pas encore si elle est toujours au «berceau». Lucinda serait donc née en automne 1899, au plus tôt, et pas beaucoup avant cette date. On ignore

¹⁶ Trois-Rivières a environ 9,000 habitants en 1900 (HQ1, p. 170).

toujours l'année de naissance d'Éphrem et de qui Alphonsine est enceinte à ce point dans le récit. Mais d'après cette liste, on est bien assuré qu'Oguinase, Étienne, Éphrem, Malvina et Lucinda sont tous nés avant 1900 et dans cet ordre chronologique.

Une année après le départ «du fils aîné» Oguinase, en septembre 1900, donc en septembre 1901 (p. 94), «un midi d'automne» (p. 94) arrive l'étranger Albert Chabrol (p. 94, 139). Deux pages plus loin, on retrouve la première mention d'un nouvel enfant dans une liste: «Étienne, Éphrem, Malvina, Lucinda et Napoléon» (p. 96). Vu qu'Alphonsine, en août 1900, «attend» un autre enfant (p. 78), qui «fait saillir son ventre lourd», et qu'elle est fatiguée «du fardeau qu'elle porte une fois de plus» (p. 79), Napoléon doit être le nouvel enfant qu'elle attend en août 1900. Napoléon naît ainsi à un moment toujours indéterminé au cours de la première partie de 1901. Cette année concorde bien avec la date de 1900 pour le premier voyage à la ville et avec le plan de Ringuet pour la naissance de Napoléon (TA, p. 51 et 61).

Le temps file, et Étienne, puis Éphrem ont respectivement «quinze» et «quatorze ans» (p. 100). Le rapport indique, d'après la date certaine de la naissance d'Étienne en décembre 1891, qu'on est maintenant en 1906 et qu'il existe un an d'écart entre les deux fils; il s'ensuit qu'Éphrem est né en 1892. Si cette date est juste, on ajoute 9 mois à décembre 1891, qui est la date de naissance d'Étienne, et Éphrem doit donc être né soit en octobre, en novembre ou en décembre 1892. La date de naissance d'Éphrem est par conséquent établie en automne 1892. Les nouveaux enfants de la liste de la page 78, Éphrem, Malvina et Lucinda, puis l'enfant non identifié (Napoléon?) sont donc nés: Éphrem en automne 1892; Malvina en 1896; Lucinda en automne 1899; et Napoléon en 1901.

D'après la vitesse narrative dans la fin de la section «Printemps», qui avait franchi presque 5 années en 35 pages, de 1887 à 1892 (pp. 38-73), la vitesse du récit de la deuxième partie du roman nommée, «Été», à ce point dans l'histoire, survole 6 ans en 23 pages, de 1900 à 1906 (pp. 77-100). La vitesse narrative connaît ainsi une accélération temporelle assez significative, surtout lorsqu'elle est comparée à la première partie du roman.

A l'endroit dans le texte où Étienne a 15 ans et Éphrem a 14 ans, on prend aussi connaissance d'une nouvelle liste d'enfants: «Oguinase... Étienne... Éphrem... Malvina, Lucinda, Napoléon et Orpha», les quatre plus jeunes marchant la main dans la main «sur la route poudreuse ou enneigée» (p. 100). La nouvelle enfant venue, Orpha, était absente de la liste de 1901 (p. 96), et voilà qu'en 1906, elle marche déjà à l'école, car «les enfants s'en allaient à l'école, les plus jeunes du moins... [...] quatre petits, Malvina, Lucinda, Napoléon et Orpha» qui marchaient «la main dans la main sur la route» (p. 100). Il faut par conséquent qu'Orpha soit née en 1902 ou en 1903, puisque Napoléon est né en 1901. Orpha aurait maintenant 4 ans au plus, ce qui semble très jeune pour atteindre l'âge de la fréquentation scolaire au début du siècle.

La suite des années s'écoule et Alphonsine est enceinte de nouveau, pensant que «son nombre était enfin complété» (p. 105). Au chapitre 4, Alphonsine a «quarante ans bientôt» et durant «vingt années... elle avait continuellement porté ou nourri l'un» de ses «douze enfants» dont «sept survivaient», mais «depuis quatre ans elle avait eu le temps d'oublier un peu» (p. 105); c'est-à-dire qu'elle n'a pas eu d'enfant depuis 4 ans. La liste des 12 enfants s'établit comme suit: 1- Oguinase; 2- Héléna (morte); 3- Étienne; 4- Éphrem; 5- «une petite» née «que pour être ondoyée» (morte); 6- Malvina; 7- un bébé mort; 8- puis un enfant mort «à quelques mois»; 9-

Lucinda; 10- Napoléon; 11- Orpha; et 12- un autre bébé mort, il y a quatre ans? Les sept survivants sont: 1- Oguinase; 2- Étienne; 3- Éphrem; 4- Malvina; 5- Lucinda; 6- Napoléon; et 7- Orpha (pp. 78, 96, 100 et 105).

Au début du chapitre 4, on est au printemps, puisque les hommes entrent dans la «cuisine d'été» avec les bottes pleines de boue (p. 104) et qu'une hirondelle se glisse dans la maison (p. 106), ce qui nous amène en avril ou mai. Alphonsine meurt ensuite en donnant naissance «un mois avant son temps», donc à son 8ième mois de grossesse, «pendant la période relativement inactive d'entre semailles et moisson» (p. 114), soit au mois de juin. Ce chapitre se développe sans rupture de continuité, de la grossesse d'Alphonsine (p. 105) jusqu'à sa mort en couches (p. 113-4). Le chapitre 4 s'étend de la scène de la cuisine d'été (p. 104) au printemps, en avril ou mai, jusqu'à la fin de juin, car Oguinase arrive «pour les vacances d'été» (p. 115), qui sont en juillet et en août (p. 95).

On a certaines difficultés à fixer l'année exacte, mais le treizième et dernier enfant à naître, lorsqu'Alphonsine meurt en couches, est bien Marie-Louise (p. 114). Un peu plus loin dans le roman, Marie-Louise a 11 ans à l'hiver 1920 (p. 169), lorsqu'Euchariste a 55 ans (p. 172) et qu'Orpha a 18 ans (p. 169), une donnée qui aide à fixer la date de naissance d'Orpha en 1902 et de Marie-Louise en 1909. De plus en 1928, lorsque Marie-Louise a 19 ans (p. 206) et qu'Éphrem, né en 1892 (p. 100), a «trente-six ans» (p. 235), on note une autre donnée qui concorde avec la date de 1909 pour la naissance de Marie-Louise, car il y a bien 17 ans d'écart entre les deux naissances: Éphrem, en 1892 et Marie-Louise, en 1909 ¹⁷.

Au début du chapitre 5, le narrateur note en plus qu'il y a 8 ans depuis qu'Albert Chabrol est arrivé chez les Moisan (p. 115) et on sait

¹⁷ Jean Panneton explique que Ringuet a reporté dans ses notes la date de naissance de Marie-Louise de 1907 à 1909 (TA, p. 20). Le nouveau plan de Ringuet concorde ainsi avec nos déductions (TA, p. 51, 61).

qu'il arrive l'année après le départ du fils aîné, Oguinase, soit en 1901 (p. 94). Cette donnée chronologique concorde avec l'ensemble et nous indique qu'on est toujours en 1909 à ce point dans le récit. Si cette date est correcte, Alphonsine porte continuellement ou nourrit un enfant depuis «vingt années» (p. 105), depuis la naissance d'Oguinase en 1889 jusqu'à sa grossesse de Marie-Louise en 1909.

D'après la séquence chronologique dans le roman, Alphonsine meurt en juin 1909, le temps passe encore, juillet 1909 (p. 115), les moissons (p. 116), puis le Premier de l'An (p. 117), l'An Neuf (p. 118), le printemps est déjà passé car Monseigneur est venu «au printemps» (p. 120) et Malvina entre en religion «chez les soeurs franciscaines» en septembre 1910 (p. 122). Septembre, parce qu'Oguinase parle à Malvina dans les champs «durant les vacances précédant son départ» (p. 122) en «juin... juillet... août» (p. 123). Le départ de Malvina aurait lieu, on le suppose, en août 1910, tout comme celui d'Oguinase avait eu lieu en août 1900 (p. 79).

Dans une «accélération» narrative, plusieurs années passent en un paragraphe (p. 131), puis, à part Euchariste, il reste à la maison «Étienne... [...] Éphrem, Lucinda, Pitou [Napoléon], Orpha et Marie-Louise» (p. 133), ce qui fait 6 enfants sur les 8 survivants, car Oguinase et Malvina sont respectivement au collège et au couvent à Trois-Rivières. On compte d'ailleurs 8 enfants en vie depuis la naissance de Marie-Louise (p. 105, 114). Étienne se marie en octobre 1913, parce que «l'année suivante», la guerre de 1914 éclate (p. 134, 138). Si Lucinda est bien née en automne 1899, car elle est au berceau en août 1900 (p. 78), elle a ici environ 14 ans et est déjà «une femme» avec «une poitrine dont elle n'avait pas pudeur» (p. 134); elle vient d'atteindre l'âge de la puberté.

La Première Guerre mondiale éclate le 28 juillet 1914. Au tout début de la guerre sur la terre des Moisans, à la fin d'août ou au commencement de

septembre 1914, «venu le temps de battre le grain, Albert n'y était plus» (p. 137). Il n'y a aucun doute sur la date de la guerre et à la page suivante lors du départ d'Albert, on trouve une donnée confirmant l'âge d'Euchariste. Celui-ci annonce qu'il aura «cinquante ans bientôt». En cette fin d'août ou au début de septembre 1914, Euchariste a bien 49 ans (p. 140), puisqu'il aura 50 au printemps, vers la fin de mars (p. 12). Plus loin dans le texte, en 1925, Euchariste a bien «soixante ans fait'» [sic] (p. 201), ayant vécu 54 années «en ce lieu» (p. 196); puisqu'il avait été adopté par l'oncle Éphrem à l'âge de 6 ans (pp. 10-11).

Dans la séquence chronologique, il est hors de doute qu'Euchariste est né en 1865; Oguinase en 1889; que celui-ci part pour le séminaire en 1900; qu'Albert arrive chez les Moisans en 1901 et que Napoléon naît en 1901, car il a «seize ans» (p. 155) au moment où l'on attend «la conscription prochaine» (p. 154) de juillet 1917 (TA, p. 24) et 25 ans «aux foins prochains» (p. 203) de 1926, comme il est indiqué durant la moisson de 1925 (p. 204).

Dans la reconstruction de la chronologie dans Trente arpents, on vient d'établir le premier voyage d'Euchariste à la ville en 1900; le départ d'Oguinase à 11 ans, en août 1900; la naissance d'Éphrem à l'automne 1892; celle de Malvina en 1896; de Lucinda à l'automne 1899; de Napoléon, en 1901; d'Orpha, en 1902; de Marie-Louise, en juin 1909; la mort d'Alphonsine en juin, 1909; le départ de Malvina chez les soeurs en août 1910; et l'arrivée d'Albert Chabrol en septembre 1901 et son départ en septembre 1914. Le modèle chronologique définitif de la deuxième section de Trente arpents, «Été», commence alors en août 1900 (p. 77) et se termine en septembre 1914 (p. 145).

Ce modèle linéaire de la chronologie selon l'ordre des événements met en relief une vitesse narrative de 14 ans en 68 pages (pp. 77-145). La

première section, «Printemps», couvrait 5 ans en 64 pages (pp. 9-73). On note alors une augmentation significative dans l'accélération de la deuxième partie. La rapidité du passage du temps accompagne aussi la montée dans la prospérité d'Euchariste. Tout comme la séquence des saisons, le chapitre «Été» s'achève au point culminant d'une riche récolte où Euchariste, avec une satisfaction d'avare, presse de ses doigts une poignée de terre comme on «compte les écus de sa fortune» (p. 145). Dans la correspondance socio-historique du roman, le thème de la vie traditionnelle dans l'agriculture est mis en contraste avec plusieurs indices qui dénotent l'émergence de l'essor industriel. L'aspect immuable de la vie paysanne est ici, pour la première fois, troublé par l'arrivée du progrès technologique. Le roman démontre le développement de la mécanisation avec la mention du remplacement des chevaux par les automobiles, des «grosses gages» que l'on obtient en travaillant dans une industrie moderne: les garages apparaissent (pp. 111-2) et quelques pages plus loin, on s'inquiète de la venue du tracteur à gazoline (p. 142). La transition de l'agriculture à l'industrie est de plus soulignée par l'apparition des cousins Larivière, «des gens de moyens», qui viennent des «États» dans «une grosse automobile» (pp. 119-123), parlant «franglais» (pp. 124-6), révélant des coutumes «monstrueuses» (p. 126-7), tous ouvriers dans des manufactures au lieu de travailler la terre (pp. 126). La visite dérange la famille paisible, car maintenant Euchariste «auprès des gens de la ville... avait presque l'air d'un gueux» (pp. 130-1). Enfin, on retrouve à la fin du chapitre une allusion à la mitrailleuse, grand symbole de la machine et de la mécanisation de la guerre durant la période de 1914-17 (p. 143). L'action romanesque parvient alors à son apogée lorsqu'elle se donne pour contexte l'essor de la révolution industrielle qui précipite le cours de l'ordre des choses resté immuable dans la mentalité du

héros. L'accélération de la vitesse narrative traduit de la sorte un effet de réel qui ne sera pas sans conséquences dans le destin des personnages.

4.1.3. «Automne»:

La troisième partie de Trente arpents, «Automne» (p. 147), débute pendant que «le vent martial» de la «conscription prochaine» (p. 154) de juillet 1917 souffle sur les campagnes laurentiennes (HQ1, p. 692). Lucinda part en juillet 1917 (p. 152), parce que Napoléon, né au début de 1901, n'a que «seize ans» cette année-là (p. 155): la donnée concorde parfaitement avec le plan de Ringuet et la date de naissance de Napoléon en 1901 (TA, p. 51, 61). On est sûr d'être en été, car Oguinase est là: «chaque été, de brèves vacances l'avaient ramené pour quelques jours à la ferme» (p. 150), des vacances de deux mois: juillet et août (p. 95, 115). Oguinase passe ainsi «son dernier séjour» de vacances à cette même page (p. 150) et Lucinda porte une robe d'été «sans manches» (pp. 151-2). Étienne a 3 enfants maintenant, en 1917 (p. 155), étant donné qu'il s'était marié en «octobre» 1913 (p. 134): trois enfants en quatre ans de mariage, tout comme son père (p. 54).

L'historicité soutient la date de 1917 pour l'ouverture de cette partie, puisque Bourassa a vraiment «parlé à Montréal» en 1917 (p. 156). Dans son journal Le Devoir, l'orateur publie, en juillet 1917, un article indiquant son opposition à la conscription, et en novembre 1917, un article incitant à la résistance ouverte à la conscription¹⁸. La narration du roman mentionne aussi «des élections générales» (p. 157), qui est une référence aux élections fédérales de décembre 1917 (HQ1, p. 692). On raconte

¹⁸ Levitt, Joseph éd., Henri Bourassa on Imperialism and Bi-culturalism: 1900-1918, Toronto, The Copp Clark Publishing Company, 1970, p. 170 à 178.

l'incidence de «quelques assemblées violentes» à Montréal, celles de mai et d'août 1917 (TA, p. 24 et HQ1, p. 691), et «l'émeute ouverte» (p. 157) à Québec, à la fin de mars 1918 (HQ1, p. 692). Il n'y a alors aucun doute que le chapitre débute en été 1917. On remarque un saut dans le temps, une «ellipse» de 3 ans dans la «durée» du récit, entre la fin de la deuxième partie du roman, «Été», qui se termine en septembre 1914 et le commencement de la troisième partie, «Automne», qui débute en été 1917.

Dans la séquence chronologique, après «la loi de conscription» de juillet 1917 et «l'émeute ouverte» (p. 157) de mars 1918 (HQ1, p. 692), passe le «printemps... douteux» de 1918 (p. 159), les «premiers guérêts... [et]... l'activité fiévreuse de la moisson»¹⁹ (p. 162) et on note un signe de l'automne, avec une «fleur oubliée par le froid» (p. 163). Enfin, quand «la terre est gelée» à l'hiver commençant, probablement en décembre 1918, Éphrem part pour les «États» (p. 168).

L'auteur fait la liste ensuite de tous ceux qui sont partis de la maison familiale: «Alphonsine... Oguinase, puis l'engagé Albert, puis Étienne, puis Malvina, puis Lucinda, puis enfin Éphrem» (p. 168-9). Dans le texte de Trente arpents, on retrouve aisément tous ces départs: Alphonsine est morte (p. 114); Oguinase devient prêtre (p. 141); Albert part pour la guerre de 1914-18 (p. 133-9); Étienne habite la vieille maison (p. 169); Malvina part pour le couvent (p. 122); Lucinda part pour la ville (p. 152-3) et Éphrem part pour les États (p. 168).

Au début du chapitre 3 de la troisième section, on indique qu'Orpha a «dix-huit ans» et Marie-Louise «onze ans» (p. 169). Maintenant, on devrait donc être en 1920, car Orpha est née en 1902 (p. 100) et Marie-Louise en juin 1909 (p. 114). Il est clair par des remarques comme «l'hiver venu» et

¹⁹ Les guérêts sur la terre des Moisans se font en octobre. Voir la première page du roman (p. 9).

«la meute de l'hiver» qu'on est dans la morte saison (p. 169). Quelques pages plus loin, on arrive au «début de printemps» et puis aux «derniers labours» (p. 177). Sans aucun doute, le chapitre 3 débute en janvier 1920 (p. 169), l'hiver de 1919-1920. On note une «ellipse» de 2 ans dans la trame temporelle entre la fin du chapitre 2, qui se termine en décembre 1918, et le début du chapitre 3, qui est en janvier 1920.

A ce point dans l'histoire, Euchariste annonce qu'il a aujourd'hui «cinquante-cinq ans» (p. 172) au «début de printemps», donc on est après mars 1920, car il est bien établi qu'il est né à la fin de mars 1865 (p. 12). On est aussi «une douzaine d'années» après le feu de Trois-Rivières de 1908 (p. 174), ce qui confirme encore la date de 1920²⁰. Euchariste s'en va en ville pour «trouver un avocat» (p. 171) pour son «procès contre Phydime Raymond» (p. 181) et «Aujourd'hui, son pauvre cheval sabotait durement sur le macadam... [...] en ce début de printemps... où pourrissaient les fleurs de l'an passé» (p. 173). Dans la séquence chronologique, si on suit les mois du commencement de l'«hiver» 1920 (p. 169), on est vite au «début de printemps» (p. 173), «juste pendant les derniers labours» (p. 177), sous «un soleil chaud» qui «cuisait les mottes de terre fraîchement retournées» au «printemps» (p. 178). Euchariste s'en va en ville au «début de printemps» à la fin de mars ou au début d'avril et «cinq semaines plus tard, juste pendant les derniers labours», Oguinase meurt (p. 177). C'est maintenant le mois de mai, car Euchariste, arrivé à la ville à la fin de mars, est à l'hôpital pour les 5 dernières semaines de son fils aîné. Oguinase, né en janvier 1889, meurt au début de mai en 1920, à l'âge de 31 ans.

Toujours en 1920, Orpha se marie. Dans la séquence chronologique, à la page 183, on est en mai, car on «fit les semailles», puis «le soleil de

²⁰ Trois-Rivières compte maintenant 22,000 âmes, le double de la population recensée en 1900 (HQ1, p. 475).

juillet blondissait les blés» (p. 183). Orpha se marie et à la page suivante, «on engrangeait les dernières gerbes» (p. 185). Un peu plus loin dans l'histoire, après l'hiver 1920-1921, qui est passé sous le silence, «Le printemps était arrivé» et c'est le printemps de 1921 (p. 188). Le mariage a donc eu lieu entre «juillet» (p. 183) et la mise en grange de la moisson à l'automne (p. 185), probablement en septembre ou octobre 1920. On annonce aussi en 1920 que, depuis deux ans, on «ne savait plus rien» de Lucinda (p. 184), partie en 1917 (p. 152) à Montréal (p. 169). A cet endroit dans le récit, on retrouve la dernière mention de Lucinda qui sort ainsi des intérêts de la famille. Étienne, marié depuis octobre 1913 (p. 134), vient d'avoir son huitième enfant, dont 5 survivaient: 3 étaient «morts en bas âge» (p. 184). Maintenant dans la famille d'Euchariste Moisan, il ne reste plus qu'Étienne, sa femme Exilda, ses enfants, Marie-Louise et «irrégulièrement» Napoléon (p. 184). En automne 1920, lorsqu'«On engrangeait les dernières gerbes», Euchariste apprend qu'il perd son procès contre Phydime Raymond (p. 185). Obsédé, Euchariste porte la cause en appel (p. 186).

En 1921, «Le printemps était arrivé, celui du calendrier» (le 22 mars), et «La grange brûlait magnifiquement» (p. 188). En hiver 1920-1921, le narrateur indique que les produits de la terre ont «atteint des prix invraisemblables» (p. 186) et qu'«On n'avait presque pas eu la peine d'engranger: beaucoup avaient vendu leur moisson sur pied, quitte à le regretter plus tard, lorsque les prix avaient continué de monter. Presque seule la moisson d'Euchariste était restée en grange» (p. 187). D'après l'histoire de l'économie du Québec, la valeur de la production et du revenu agricole atteint des prix extrêmement élevés en 1920, avant de chuter

brusquement à la prochaine récolte de 1921 (HQ1, p. 492-3) ²¹. Suivant le cycle agricole, les prix auraient été les plus hauts entre l'automne 1920 et le printemps 1921, surtout à la fin de l'hiver, puisque c'est le temps où les stocks sont au plus bas, juste avant les nouvelles semailles et la récolte de 1921. La fin de mars 1921 marque donc l'apogée des prix agricoles. Cette donnée économique (et historique) concorde parfaitement avec la date de mars 1921 pour l'incendie de la grange (p. 188).

Les années continuent de filer et Euchariste a maintenant «soixante ans»; il est sur ses trente arpents depuis «cinquante-quatre ans» (p. 196). Né après mars 1865 et orphelin à 5 ans (p. 10), Euchariste serait arrivé chez les Moisans en 1871, à l'âge de 6 ans, ce qui nous amène à la date à 1925 dans le récit. On note ensuite une «ellipse» de 4 ans, de 1921 à 1925, dans l'espace temporel qui s'écoule entre le chapitre 5 et le chapitre 6 (pp. 194-5). Étant donné que l'on suffoque dans la «fumée du bois humide que l'on allumait pour chasser les moustiques», cela nous situe en mai ou juin 1925 (p. 197). C'est au printemps de 1925 qu'on apprend l'échec de l'appel d'Euchariste (p. 198). Napoléon remarque aussi que le père de famille a «soixante ans faits» (p. 201), ce qui confirme qu'on est bien en 1925. On apprend encore que Napoléon «se marierait bientôt. Il aurait vingt-cinq ans aux foins prochains» (p. 203). Napoléon est né en 1901, fait déjà établi. Les «foins prochains» (p. 203) seraient donc ceux de 1926, lorsque Napoléon «aurait vingt-cinq ans» (p. 203), ce qui concorde parfaitement avec l'âge du jeune homme et l'ensemble de la chronologie du roman. Quelques pages auparavant, on était en mai ou en juin 1925 (p. 197) et Étienne «graissait

²¹ La valeur brute de la production agricole en milliers de dollars courants, de 1916 à 1923: 1916: 93,988... 1917: 135,392... 1918: 231,056... 1919: 257,723... 1920: 266,367... 1921: 184,068... 1922: 154,085... 1923: 135,679 (HQ1, p. 492-3).

la mécanique de la faucheuse» (p. 204), ce qui atteste le temps de la moisson, en août ou septembre 1925.

Le narrateur signale souvent «que les années sont dures» (p. 201, 202). Le progrès de l'automobile, entre 1920 et 1930, décennie où les véhicules immatriculés au Québec passent de 41,562 à 178,548, fait baisser considérablement la demande du foin, alimentation principale du cheval (HQ1, p. 455, 493). La valeur de la production agricole au Québec en 1925 n'est qu'à 60% des prix extrêmement élevés de l'hiver 1920-21 ²², une chute de 40% (p. 188). En effet, en 1925, «les années sont dures» pour le cultivateur québécois (p. 201, 202). Le romancier respecte l'historicité de l'époque qu'il raconte.

La famille d'Étienne compte maintenant «neuf personnes» (p. 205). Avec Étienne et Exilda vivent donc 7 enfants, au lieu de 5 en 1920 (p. 184). Euchariste, Marie-Louise, Napoléon et sa femme, s'ajoutent aux 9 d'Étienne, pour faire exactement «treize bouches» à nourrir (p. 205). Marie-Louise a de plus «dix-neuf ans» (p. 206), ce qui nous situe en 1928 et s'accorde avec sa date de naissance, en 1909 (p. 114). On parle aussi des «prix qui croulaient doucement», de «plus en plus dérisoires» (p. 205) et «les années devenaient de plus en plus dures!» (p. 208), fait qui concorde généralement avec les circonstances économiques de l'époque ²³ (HQ1, p. 492). On note encore qu'Étienne achète de nouvelles vaches, «des Holstein» (p. 207), race

²² Pour une liste complète des valeurs de chaque année, voir le Tableau 2 dans HQ1, p. 492. De plus, les terres sont épuisées et les rendements sont plus minces. L'usage des nouveaux engrais chimiques tarde à se généraliser au Québec à cette date (HQ1, 493). On mentionne en même temps, pour la première fois à ce point dans le récit, les «engrais chimiques» (p. 199, 256).

²³ La chute des prix des stocks agricoles internationaux commence en 1928. Linteau, Paul-André, René Durocher et Jean Claude Robert, Histoire du Québec contemporain, Tome II. De la Confédération à la crise (1867-1929), Montréal, Québec, «Les Éditions du Boréal», 1989, voir p. 13. Désormais, les renvois à cette édition seront identifiés par le sigle HQ2, suivi du folio.

spécialisée dans la production laitière. L'histoire économique de l'agriculture au Québec confirme le fait que la production laitière double entre 1918 et 1929, ce qui s'accorde avec cette donnée (HQ1, p. 493).

La troisième section du roman, «Automne», se termine en 1928 avec la fuite du notaire. Euchariste allait chez celui-ci déposer l'argent de la vente de ses oeufs et de sa moisson, qui devrait être celle de septembre, vu que l'été se termine au 22 septembre (p. 213, 145). On note ici que c'est «l'été», «la belle saison», et que les gens jouaient au «baseball» (p. 210). Dans une image de l'été, Euchariste est chez le notaire, lorsqu'«un jet de soleil inondait le parquet» et «De loin parvenaient les cris assourdis des spectateurs» (p. 214). A la fin d'été ou au début de l'automne, en septembre 1928, alors qu'«il pleuvait» (p. 214), le notaire part «avec tout l'argent de la paroisse» (p. 215) et Euchariste «s'écrasa parmi les herbes folles du fossé» (p. 216).

Le départ de Lucinda s'établit en juillet 1917; le départ d'Éphrem pour les États à la fin de 1918; le deuxième voyage d'Euchariste à la ville, en fin de mars 1920; la mort d'Oguinase, en mai 1920; le mariage d'Orpha en septembre 1920; la perte du procès d'Euchariste, en automne 1920; le feu de la grange, à la fin de mars 1921; l'échec de l'appel d'Euchariste, au printemps 1925; et la fuite du notaire, en septembre 1928. Le modèle chronologique final de la troisième section de Trente arpents, l'«Automne», commence par conséquent en juillet 1917 (p. 149) et se termine en septembre 1928 (p. 216).

Ce modèle linéaire de la chronologie selon l'ordre des événements met ainsi en relief une vitesse narrative de 11 ans pour 67 pages (pp. 149-216). C'est une vitesse narrative comparable à celle de la deuxième section, l'«Été», qui couvre 14 ans en 68 pages (pp. 77-145). La courbe de la montée en série de bons moments dans la vie d'Euchariste au chapitre dernier,

maintenant suit son écroulement avec la même rapidité. Avec le départ de plusieurs de ses enfants, la mort d'Oguinase, la perte du procès, l'incendie de la grange, la perte de l'appel et la fuite du notaire, Euchariste est complètement ruiné à la fin du chapitre. Le bonheur de l'été est ainsi suivi par la morne saison. La courbe de la vie d'Euchariste suit aussi l'aspect socio-historique avec le développement industriel de Trois-Rivières trop accéléré, qui la rend presque pas «vivable» à cause de la pollution (p. 173) et le refus d'Euchariste de se moderniser avec les prix de la production agricole qui «croulaient» de plus en plus (p. 205). La vitesse du rythme de la descente se diminue finalement au prochain chapitre, exemplifiant la déchéance totale d'Euchariste.

4.1.4. «Hiver»:

La quatrième partie du roman, «Hiver» (p. 216), débute à l'hiver 1928-1929, plus spécifiquement en «février» 1929 (p. 219), immédiatement après la fuite du notaire. Euchariste part pour les États pour «Deux mois, tout au plus» (p. 220). En chemin, «Le cheval fume et grelotte» (p. 220), «la pluie d'hiver... se figeait en verglas» (p. 222) et «le froid de la nuit commençait à geler les gouttes de pluie (p. 223). Au cours du voyage, il pense que ses «trente arpents de terre qui dormaient à ce moment, couvée par la neige canadienne, fleurie par le gel et demain épousant le soleil» (p. 225). A son arrivée à White Falls, Éphrem montre à son père le succès d'un «bootlegger» américain (p. 229), puisque la prohibition aux États-Unies s'étend de 1919 jusqu'à 1933. On note une «ellipse» temporelle de cinq mois dans la «durée» du récit, entre la fin de la troisième section du roman, «Automne» et le commencement de la quatrième partie, «Hiver», car la section

«Automne» se termine en septembre 1928 (p. 216) et la section «Hiver» commence alors en «février» 1929 (p. 219).

Le narrateur annonce qu'Éphrem a maintenant «trente-six ans» (p. 235). Vu qu'Éphrem est né à la fin de 1892 (p. 100), en octobre, en novembre ou en décembre, il vient donc justement d'avoir ses 36 ans en automne 1928. On est après «février» 1929 (p. 219), de sorte que l'âge d'Éphrem s'accorde avec la narration: il a exactement 36 ans et quelques mois. Euchariste ne veut pas s'asseoir sur le «perron glacé» et «une averse» (p. 238) «devenue une giboulée fondante» (p. 239) nous indique qu'on est au début du printemps 1929. Euchariste note qu'il n'est «parti que depuis un mois et tant de jours» (p. 248); on est sûrement à la fin de mars, car on observe «les arbres nus à son arrivée... que le soleil chaque jour plus tonique allait bientôt ressusciter» (p. 249). De plus, la «sève d'avril liquéfiait» et «Pâques prochaines» annoncent «un soleil tiède» (p. 249). Ensuite Euchariste se trouve bien en mai 1929: «depuis trois mois qu'il était aux États [...]» (p. 252). Et, c'est le printemps où «le rameau d'érable... lance... le jet vert de ses feuilles nouveau-nées» (p. 253).

A ce point dans le récit, en 1929, on commence à distinguer certaines indications de la crise économique. La manufacture où travaille Éphrem est «un peu slack» et il faut «loafer deux jours par semaine» (p. 259). On note aussi l'historicité du protectionnisme qui a commencé en 1928, car «les aut'pays... veulent monter leur tarifs» (p. 260 et HQ2, p. 13). On annonce aussi qu'Étienne «a pas quarante ans» (p. 266), donnée exacte, car il est né en décembre 1891 (pp. 66-8-9) et n'aurait toujours que 38 ans en mai 1929.

Les semaines filent et on est en été, car «les semences étaient dès longtemps terminées» (p. 266); «Le soleil violentait ses paupières» pendant «qu'il devait pleuvoir du soleil sur la terre» (p. 267); de plus «on était au début juillet», durant les «nuits de juillet» (p. 268). A l'été

«finissant» (p. 270) de 1929, Éphrem ne travaillait que «deux jours par semaine» parce que «les usines chaumaient de plus en plus» (p. 270); les «soirées raccourcirent avec l'été mourant» et «la crise de plus en plus angoissante» faisait qu'une «buée déprimante s'appesantissait sur tout» (p. 271). Les débuts de la grande crise économique deviennent manifestes: «l'esprit inquiet des stocks invendus qui crevaient les entrepôts; les machines qui l'une après les autres cessaient de ronronner; des cheminées d'usine dont une au moins par semaine exhalait sa dernière fumée» (p. 272). La grande «dépression» (p. 272) économique arrive, les «temps sont ben durs» (p. 272) car le «foin de l'année dernière est encore dans la grange» et «la crise actuelle» fait que «l'argent est ben rare»²⁴ (p. 273).

Les pluies d'«octobre» 1929 arrivent (p. 274) et la «neige est venue» lorsqu'Euchariste passe son premier hiver aux États: «C'est donc cela, les États» ... «une neige qui n'est pas de la vraie neige» (p. 275). Puis «l'hiver descendit sur la ville», l'hiver 1929-1930, et «Noël passa» (p. 276). En «février» 1930, on note une image des gangsters américains lorsqu'une «explosion détruisit une boutique en face du garage». Très vite «Avril» passe et la mort de Marie-Louise survient en «juin» 1930 (p. 276). Cette date concorde exactement avec le plan généalogique de Ringuet (TA, p. 51). Le mois d'«août» s'achève (p. 276) et au Québec, Étienne parle à son fils de «faucher le champ d'en bas... demain» (p. 277). La moisson de septembre 1930 en grange, Euchariste rallume le poêle en novembre (p. 278). Ainsi se termine Trente arpents, en novembre 1930 (p. 278).

²⁴ De 1929 à 1932 «la valeur de production manufacturière s'effondre brutalement», les «stocks invendus s'accumulent... première solution de mettre à pied des travailleurs et de faire tourner leurs usines au ralenti, quand ils ne les ferment pas carrément». Voir Tableau I, de 1929 à 1932, c'est une perte dans la production manufacturière d'environ 45% en trois ans (HQ2, p. 22).

Pour reprendre toutes les dates importantes repérées dans cette section, le départ d'Euchariste pour les États a lieu en février 1929; Éphrem a donc 36 ans plus quelques mois au début du printemps 1929, car il est né à la fin de 1892; le début de la crise économique se fait voir durant la deuxième moitié de 1929; Marie-Louise meurt en juin 1930; et le roman prend fin en novembre 1930. Le modèle chronologique définitif de la quatrième section de Trente arpents, l'«Hiver», commence alors en février 1929 (p. 219) et se termine en novembre 1930 (p. 278).

Ce modèle linéaire de l'ordre des événements met en relief une vitesse narrative pour la section «Hiver» de 21 mois, moins de deux ans, en 59 pages (pp. 219-278). C'est une vitesse narrative au ralenti, surtout lorsqu'on la compare à la section «Automne»: 11 ans en 67 pages (pp. 149-216); à l'«Été»: 14 ans en 68 pages (pp. 77-145); et au «Printemps»: 5 ans en 64 pages (pp. 9-73). Dans le dernier chapitre, on remarque que la courbe de la vie d'Euchariste s'enraye dans le monde statique de sa déchéance complète, puisque c'est bien, en effet, l'hiver de sa vie. C'est un ralentissement comparable aux premières pages du roman, mais encore plus sévère. Sur le plan socio-historique, on suit la décélération économique jusqu'à la crise qui annoncera la «grande dépression» des années trente. Le cul-de-sac que représentent la vieillesse et l'exil d'Euchariste, conjugués aux difficultés historiques de l'époque de la crise, explique le rythme lent de cette partie du récit.

L'ordre chronologique reconstruit dans l'oeuvre complète de Trente arpents suivant le modèle linéaire temporel des quatre sections se lit ainsi: «Printemps», d'octobre 1887 (p. 9) à l'automne 1892 (p. 73); «Été», d'août 1900 (p. 77) à septembre 1914 (p. 145); «Automne», de juillet 1917 (p. 149) à l'automne 1928 (p. 216) et finalement «Hiver», de février 1929 (p. 219) à novembre 1930 (p. 278). Lorsque l'intrigue commence en 1887,

Euchariste a 22 ans (p. 12) et quand elle s'achève en 1930, il a 65 ans. L'histoire d'Euchariste Moisan s'étend sur quarante-trois ans exactement: d'octobre 1887 à novembre 1930. Sur ces dates, il n'y a aucun doute, puisqu'elles suivent le plan de Ringuet de très près et toutes les dates sont confirmées par recoupement avec une multitude de repères récupérés du texte.

Dans le travail de reconstruction de la chronologie dans Trente arpents, on se rend compte assez rapidement cependant que plusieurs conjonctions temporelles ne sont pas sans contradictions ni difficultés. Le modèle chronologique de la suite des événements et de la vie des personnages fictifs ne s'accorde pas toujours avec l'historicité référentielle. On retrouve des difficultés temporelles: des disparités dans la séquence des faits historiques ou dans le calcul des années. Même d'après les notes de Ringuet, on peut remarquer certains désaccords évidents dans la généalogie des familles: des changements, des ajouts, des noms raturés, remplacés, etc.. L'auteur est par contre très attentif à l'histoire de l'époque où il situe son intrigue. D'une part, plusieurs renseignements chronologiques qui ressortent du roman semblent n'être que des généralisations pour marquer le passage du temps. D'autre part, les quelques brouillages que l'on retrouve dans le texte pourraient n'être que des oublis par mégarde, dûs aux copieuses modifications ajoutées par l'auteur pendant la longue durée de la rédaction, à partir de 1929 jusqu'à sa publication en 1938 (TA, p. 7, 13). Enfin, l'inscription du système chronologique à l'intérieur du roman n'est toutefois qu'un aspect chiffré et superficiel du passage du temps; l'action peut se déployer avec vraisemblance, ce qui est de toute évidence l'objectif de Ringuet, en dépit des incohérences qui peuvent se glisser dans la trame chronologique. En effet, la cohérence de la chronologie n'est pas compromise par de tels décalages. A l'intérieur du récit règne une concordance parfaite

entre les nombreux rappels d'âges pour plusieurs des personnages et les événements qui sont importants pour le déroulement de l'action.

L'analyse chronologique des dates assurées et des repères sûrs sera maintenant suivie par une discussion détaillée des disparités qu'on retrouve dans la trame événementielle. Les discordances seront divisées en trois catégories: 1), les erreurs d'ordre mathématique; 2), les écarts explicables: arrondissements de chiffres; et 3), les effets rhétoriques.

4.2. Les erreurs d'ordre mathématique.

Dans la première section de Trente arpents, «Printemps», on retrouve la première disparité d'ordre mathématique lorsque l'oncle Éphrem, né en 1823, annonce, en octobre 1887, qu'il a maintenant «soixante-trois ans» (p. 27) immédiatement après avoir dit qu'il avait 64 ans «faits» et s'en allait sur ses 65 ans (p. 22). L'oncle Éphrem a en effet 64 ans à ce moment dans l'histoire. Il est probable que cette disparité soit attribuable à une erreur de calcul du romancier.

Un peu plus loin dans le texte, dans la scène de la réunion politique, on remarque qu'«On va p't'ête ben avoir des élections au provincial, c'printemps» (p. 62). Des élections provinciales au Québec ont vraiment eu lieu le 17 juin 1890 et le 8 mars 1892. Il est déjà établi que les seules élections possibles qui concordent avec toutes les données dans le texte sont celles du 8 mars 1892. Dans le récit, au printemps 1892, Alphonsine a un «petit au sein» pendant qu'on est «au tout début d'avril» (p. 69), à «Pâques» (p. 70), et que les érables suintent «la sève nouvelle, au printemps» (p. 71). Pourtant on signale que les «élections s'en venaient» et on parle de la chance qu'aurait leur député «d'être réélu» (p. 71). Cette donnée est hors de séquence puisque les élections ont déjà eu lieu le 8 mars

1892, un mois avant cette observation. La discordance doit être une autre erreur de calcul de l'auteur.

Dans la deuxième section, «Été», en août 1900, au premier chapitre, lorsque Alphonsine «doit avoir son nombre» (p. 78) dans la succession des «choses» (p. 77), on retrouve une importante liste des enfants nés «si régulièrement même qu'on pourrait presque compter les années par les naissances» (p. 78). Dans la maison d'Euchariste, les enfants sont donc nés dans cet ordre:

Après Oguinase, Héléna, qui est morte, et Étienne, sont venus Éphrem, puis une petite qui ne vécut que pour être ondoyée; puis Malvina, puis deux autres morts à quelques mois, et enfin Lucinda, encore au berceau. On attend le neuvième. (p. 78)

Le narrateur remarque qu'Alphonsine «attend le neuvième» (p. 78), qui «fait saillir son ventre lourd», et il ajoute qu'elle est fatiguée «du fardeau qu'elle porte une fois de plus» (p. 79). Si on compte les enfants de la liste pourtant, on note une disparité dans le calcul de la séquence. Le compte donne bien 9, mais le «neuvième» (p. 78), qu'Alphonsine attend, doit se lire mathématiquement «le dixième».

Une complication d'ordre mathématique se manifeste ensuite dans le chapitre 4, à la mort d'Alphonsine en couches. Le chapitre semble bien se dérouler d'une traite entre avril et juin 1909. Une disparité évidente est signalée, puisqu'on retrouve deux données contradictoires pour l'âge de Lucinda: «bientôt femme à neuf ans» (p. 109) et «Lucinda qui allait sur ses onze ans» (p. 115). A ce même moment, en 1909, le narrateur mentionne aussi qu'Éphrem a «seize ans» (p. 108). Éphrem, qui est né à la fin de 1892, a environ 16 ans plus quelques mois en avril ou juin 1909, et s'en va sur ses 17 ans à la fin de l'année. Lucinda étant encore au berceau en septembre 1900; elle devrait donc être née au milieu ou à la fin de 1899; née à la fin de l'année tout comme Éphrem (p. 78). Lucinda doit donc avoir 9 ans et

quelques mois au début de 1909, au printemps, puis s'en va sur ses 10 ans en fin de l'année. La donnée qui indique que Lucinda a 9 ans est donc concordante avec la chronologie du roman. La deuxième donnée d'âge de Lucinda qui se précise: «Lucinda [...] allait sur ses onze ans» (p. 115), doit certainement être fautive, puisque Lucinda est bien née à la fin de 1899. Cet écart doit être une erreur de calcul du romancier. Il faut pourtant se souvenir que Jean Panneton dit que Ringuet, dans ses notes, rapporte la date de naissance de Lucinda de 1898 à 1899 (TA, p. 20). Si on prenait la date de 1898, que Ringuet donne dans son plan (TA, p. 51, 61), Lucinda aurait 11 ans et l'indication serait correcte. Lucinda toutefois aurait 2 ans au berceau en 1900 (p. 78), ce qui est toujours possible, mais non vraisemblable. La date de 1899 pour la naissance de Lucinda s'accorde en tous points avec les autres repères dans la trame temporelle du roman.

Au même endroit dans le récit, on indique qu'Alphonsine aura «bientôt quarante ans». Si on est bien en avril 1909, cela signifie qu'Alphonsine est née en 1869. Ringuet néanmoins inscrit la date de 1868 pour sa naissance dans ses deux plans. Cette dernière date pourtant ne concorde pas avec la date d'avril 1909 à ce point dans le récit, car Alphonsine aurait bientôt 41 ans, ou alors, on serait en 1908 si sa date de naissance est bien 1868. Si on est vraiment en 1908 à ce point dans le récit, par contre, plusieurs repères chronologiques ne fonctionnent plus, comme l'âge de Lucinda, par exemple, ceux de Malvina et de Marie-Louise qui est la dernière née d'Alphonsine. C'est donc vraisemblablement une erreur de calcul.

La Première Guerre mondiale éclate le 28 juillet 1914. Au tout début de la Guerre, à la fin d'août ou au début de septembre 1914, «venu le temps de battre le grain, Albert n'y était plus» (p. 137). Il n'y a aucun doute sur la date de la guerre et on trouve deux fois dans le texte le chiffre de «onze ans» pour le temps qu'Albert a passé chez les Moisans (p. 138 et 139).

Cette donnée ne s'accorde pas avec le plan chronologique déjà élaboré dans le roman, puisqu'Albert arrive sur la terre des Moisans en 1901, une année après le départ d'Oguinase à 11 ans, en septembre 1900 (p. 94). Si Albert est vraiment là depuis 11 ans, il arriverait donc en «automne» 1903 (p. 94) au lieu de 1901, qui est l'année après le départ d'Oguinase pour le séminaire et l'année de la naissance de Napoléon. Ce départ aurait alors eu lieu en 1902, et non en 1900. Si cette nouvelle date était exacte, Oguinase aurait donc 13 ans lors du premier voyage au lieu d'onze ans (p. 79), et Lucinda 3 ans au berceau (p. 78), ce qui est de moins en moins vraisemblable. De plus Napoléon, né en 1901, n'aurait pas «seize ans» (p. 155) au moment où l'on attend «la conscription prochaine» (p. 154) de juillet 1917 (TA, p. 24) et n'aurait pas 25 ans «aux foins prochains» (p. 203) de 1926, comme le narrateur l'indique durant la moisson de 1925 (p. 204). Faits qui concordent avec la date de 1901 pour la naissance de Napoléon. A la page qui suit le départ d'Albert, le narrateur ajoute une donnée concernant l'âge d'Euchariste qui précise la date à cet endroit dans le récit. Au départ d'Albert, au début de septembre 1914, le narrateur annonce qu'Euchariste, né en 1865, aura «cinquante ans bientôt», ce qui lui donne bien 49 ans en 1914 (p. 140). Il est certain qu'Euchariste est né en 1865, Oguinase en 1889, que celui-ci part pour le séminaire en 1900, que Napoléon naît en 1901 et enfin, par conséquent, qu'Albert arrive chez les Moisans en 1901, pour partir en 1914. C'est pourquoi Albert Chabrol doit être en ce lieu depuis 13 ans, car une autre durée brouillerait toutes les autres données. Cette disparité doit être une nouvelle erreur de calcul de l'auteur.

Toujours en 1914, le narrateur indique qu'Étienne a maintenant trois enfants (p. 143), une donnée qui est peu probable puisqu'il est marié en octobre 1913 (p. 134). Cela dit, on pourrait aussi se placer tout d'un coup

en 1916 dans la trame temporelle; pourtant on ne note aucune rupture dans le texte entre la date fixe de 1914 (p. 140), où Euchariste a 49 ans, et la fin du chapitre. Tout porte à croire qu'il s'agit ici d'une erreur de calcul de la part du romancier.

Dans la troisième section de Trente arpents, l'«Automne», l'historicité appuie la date certaine de 1917 pour l'ouverture, car Bourassa a vraiment «parlé à Montréal» en 1917 (p. 156). L'auteur rassemble cependant les faits dans un ordre bouleversé:

Des élections générales eurent lieu, où sans que la loi de conscription fût nettement mentionnée, tout le monde la savait dans l'air. Et ce fut la division nette du pays, l'éclatement brusque de cette ombre de lien qui retenait ensemble le Canada français et l'anglais. Dans le Québec on crut tous les soldats, à qui droit de vote avait été donné, tous les «Anglais», dont les fils étaient déjà partis, ligués pour forcer les récalcitrants. La province fit bloc.

En vain. Les Chambres, dès leur réunion, votèrent la loi; mais l'exemption des fils de paysans et, plus encore, l'absence de chefs empêcha le mouvement de révolte de prendre corps et de s'étendre. Pour un peu, à cent ans d'intervalle, '37 se fût répété. Il y eu à Montréal quelques assemblées violentes; Québec connut même l'émeute ouverte. Mais tout s'éteignit vite. (p. 157)

Le narrateur place ainsi «la loi de la conscription» de juillet 1917, après les «élections générales» de décembre 1917²⁵. Les «élections générales» sont bien les élections fédérales, car elles sont «générales» dans le sens de couvrir tout le pays, anglais et français. Par ailleurs dans le roman, les élections provinciales sont désignées «des élections au provincial» (p. 62). Il faut davantage établir que la loi de la conscription est en effet une loi fédérale qui supprime toutes les lois provinciales, car c'est une mesure de guerre... qui affirme le pouvoir fédéral. Les émeutes de Montréal sont de plus mentionnées après «la loi de conscription» de juillet 1917:

²⁵ Jean Panneton soutient aussi cette observation erronée. «Le romancier déroge quelque peu au calendrier des événements en plaçant la loi de la conscription après l'élection générale de décembre: cette loi avait été votée en juillet de la même année. Quant aux [assemblées violentes] à Montréal qui firent voler les vitres de la Borden Mills Company et de La Presse, elles eurent lieu en mai 1917 et non à la suite des élections» (Jean Panneton, TA, p. 24).

mais pourtant, une émeute importante contre la loi de conscription n'a-t-elle pas eue lieu en mai 1917? (car probablement «tout le monde la savait dans l'air»?). Le narrateur remarque ensuite que «La province fit bloc», avant de parler du vote des «Chambres» sur «la loi de la conscription» de juillet 1917. D'une part, la remarque pourrait être une allusion à la Province de Québec qui vota presque unanimement contre le gouvernement unioniste durant les élections fédérales de décembre 1917 (TA, pp. 23 et 24); d'autre part, c'est une allusion à la proposition sensationnelle du début de 1918, quand le gouvernement de Lomer Gouin assura que le Québec était prêt à se retirer de la confédération dans l'affaire de la conscription ²⁶. Cela n'importe guère car les deux événements arrivent bel et bien après le vote sur «la loi de la conscription», qui était essentiellement une manoeuvre de la part du gouvernement fédéral pour assurer le succès des «élections générales» de décembre 1917 ²⁷ (HQ1, p. 691). Il n'empêche que Ringuet lui-même a été très actif dans la lutte contre la conscription au printemps 1917 et en mai 1918 ²⁸ (TA, p. 54): pourquoi le narrateur malmène-t-il l'ordre des faits? Tout porte à croire qu'il s'agit ici d'une série d'erreurs de calcul dans la régie des faits

²⁶ «Lomer Gouin, comme son beau-père Honoré Mercier, se fait le défenseur de l'autonomie provinciale». «Gouin s'oppose vigoureusement à la conscription» et «A la suite... il permet à l'un de ses députés, J.-N. Francoeur, de présenter en 1918, une motion qui fait sensation: [Cette chambre est d'avis que la province de Québec serait disposée à accepter la rupture du pacte confédératif de 1867 si, dans les autres provinces, on croit qu'elle est un obstacle au progrès et au développement du Canada]» (HQ1, p. 672-3).

²⁷ Peu après le succès des élections fédérales en décembre 1917, le gouvernement unioniste révoque, en mars 1918, l'exemption des fils de paysans (HQ1, p. 692).

²⁸ Au printemps 1917, Ringuet est l'un des fondateurs du Club Constitutionnel dont les membres s'engagent à lutter pour la cause anticonscriptionniste. En mai 1918, Le Devoir et Le Canada font état de ses discours violemment anticonscriptionnistes (TA, p. 54).

historiques ²⁹. En somme, quelles que soient les disparités de la séquence, du calcul des années, d'après l'historicité, il n'y a aucun doute que la troisième partie, «Automne», débute en juillet 1917 (p. 149) et que «l'émeute ouverte» de Québec indique, à ce point dans le récit, la fin de mars 1918 où «tout s'éteignit vite» (p. 157).

Après la loi de conscription de juillet 1917 et «l'émeute ouverte» (p. 157) de mars 1918 (HQ1, p. 692), passe le «printemps» (p. 159), «l'activité fiévreuse de la moisson» (p. 162), l'automne avec une «fleur oubliée par le froid» (p. 163) et on arrive en hiver, à la fin de 1918. Le narrateur indique ici que Napoléon s'en «allait pas moins sur ses dix-sept ans» (p. 166). Cette date est problématique, car Napoléon, né en 1901, a «seize ans» (p. 155) au temps de la conscription de juillet 1917 et «dix-sept ans» après l'émeute de mars 1918 (p. 166), parce que d'après les plans généalogiques de Ringuet, il est bien né en 1901, et s'en va donc sur ses 18 ans. Mais si Napoléon s'en va «sur ses dix-sept ans» en fin de 1918 (p. 166), cela veut dire que durant la crise de conscription de 1917, il n'aurait eu que 15 ans (p. 155). La saison d'automne pour sa naissance semble bien fonctionner avec la description de la grossesse d'Alphonsine qui «fait saillir son ventre lourd» en août 1900 (p. 79), mais ne concorde pas avec les autres données s'il est né en automne 1900. Le résultat est qu'il ne s'en va pas sur ses 17 ans à ce point dans le récit, puisqu'il a déjà 17 ans. Sa date de naissance doit être en janvier 1901, car c'est la seule date qui s'accorderait avec une grossesse en août 1900 et une naissance au début de 1901, d'après l'année indiquée dans le plan généalogique de Ringuet et les autres indices

²⁹ On signale une nouvelle erreur de calcul dans l'énoncé «Pour un peu, à cent ans d'intervalle, '37 se fût répété». On se trouve en 1917 et mathématiquement la rébellion de 1837 est bien à 80 ans d'intervalle. Pourtant Ringuet rédige son roman entre 1929 et 1937. Est-ce que l'auteur s'oublie dans la chronologie du roman et associe 1837 à 1937? Ou est-ce qu'il s'agit d'un simple effet rhétorique?

dans la narration (TA, p. 51, 61). Tout porte à croire qu'il s'agit ici d'une erreur de calcul de la part du romancier.

Durant l'hiver de 1918-1919, dans la scène de colère d'Euchariste contre son voisin Phydime Raymond, Moisan remarque qu'il a «un prêtre... pi deux soeurs» dans la famille pendant qu'Orpha ramasse «la chaise démolie» par son action violente (p. 167). Orpha avait pourtant quitté la maison pour le couvent en 1914 (p. 144). Est-elle en vacances de Noël, comme Oguinase (p. 133)? Possible, car elle est aussi là en juillet 1917 (p. 151), en même temps qu'Oguinase (p. 150). Mais elle est encore là au «printemps» 1918 (p. 160). Au chapitre 3, en 1920, l'auteur fait la liste de tous ceux qui sont partis de la maison familiale: «Alphonsine... Oguinase, puis l'engagé Albert, puis Étienne, puis Malvina, puis Lucinda, puis enfin Éphrem» (pp. 168-9). Alphonsine est morte (p. 114); Oguinase devient prêtre (p. 141); Albert part pour la guerre de 1914-18 (pp. 133-9); Étienne habite la vieille maison (p. 169); Malvina part au couvent (p. 122); Lucinda part pour la ville (pp. 152-3) et Éphrem part pour les États (p. 168). Il n'y a aucune mention du départ d'Orpha au couvent dans cette déclaration. Toujours en 1920, Euchariste note ensuite qu'il ne reste qu'Orpha et Marie-Louise à table, car qu'Étienne «avait habité la vieille maison avec ses quatre enfants» (p. 169). On se rend compte rapidement qu'Orpha ne peut pas être entrée au couvent en 1914 (p. 144), mais qu'Euchariste a pourtant toujours deux religieuses (pp. 144 et 167). Les deux données: «deux religieuses» (p. 144) et «deux soeurs» (p. 167) paraissent ainsi erronées, puisqu'il ne manque personne dans le calcul de l'ordre séquentiel des enfants (pp. 78, 100, 133, 168 et 169).

Toujours en 1920, en automne, Orpha se marie et les «deux religieuses» (pp. 144 et 167) sont maintenant «Éva et Malvina». Éva apparaît pour la première fois ici dans la généalogie des Moisans (p. 184). Ce nom soulève

toutefois une difficulté car tous les enfants survivants et morts sont déjà comptés (p. 78, 105); on ne sait pas où placer Éva dans l'ordre familial. De plus, le nom d'Éva n'apparaît pas formellement dans les deux tableaux généalogiques de Ringuet, excepté lorsqu'il est griffonné dans la marge (TA, p. 51) ou, sous la rature, remplacé par le nom d'Orpha (TA, p. 61). Jean Panneton rapporte que, sur le premier plan, Éva est née en 1897, et sur le deuxième, en 1902. Il note aussi qu'«Orpha remplace en 1902 Éva, qui disparaît de la liste» (TA, p. 20). Il est fort possible que le romancier fasse une erreur de calcul quant au nombre de ses personnages.

Dans la quatrième section, «Hiver», après son installation chez son fils, au début de 1929, Euchariste raconte qu'il avait eu de sa femme «treize enfants dont huit survivaient; Malvina et Éva, religieuses au couvent; Orpha, Étienne, sur sa ferme, avec Marie-Louise; Napoléon. Avec Éphrem et Lucinda, cela donne bien huit. Cela eût fait neuf si Oguinase... » (pp. 234-5). Le compte des «treize enfants» est bon ³⁰. Mais avec la perte de 5 enfants morts en bas âge et la mort d'Oguinase, on arrive par ailleurs à 6 morts: 1- Héléna (p. 68); 2- «une petite» née «que pour être ondoyée» (p. 78); 3- un bébé mort; 4- puis un autre enfant mort «à quelques mois» (p. 78); 5- un autre mort? il y a quatre ans, en 1905 (p. 105)?; et, 6- la perte d'Oguinase en 1920 (p. 177). Un total de 13 enfants moins 6 enfants morts fait bien 7 survivants. Tout porte à croire qu'il s'agit ici d'une erreur de calcul de la part de l'écrivain.

Mais où place-t-on Éva, huitième survivante, née en 1905 (p. 105)?

Lorsqu'Alphonsine arrive à la fin de son nombre, à sa dernière grossesse en

³⁰ Les 13 enfants en ordre séquentiel sont: 1- Oguinase; 2- Héléna (morte); 3- Étienne; 4- Éphrem; 5- «une petite» née «que pour être ondoyée» (morte); 6- Malvina; 7- un bébé mort; 8- puis un autre enfant mort «à quelques mois» (p. 78); 9- Lucinda; 10- Napoléon; 11- Orpha; 12- un autre mort? il y a quatre ans? (p. 105) et 13-Marie-Louise. Les huit survivants sont: 1- Étienne; 2- Éphrem; 3- Malvina; 4- Lucinda; 5- Napoléon; 6- Orpha; 7-Marie-Louise; 8- Éva?

1909, elle dit bien «douze enfants... dont sept survivaient» (p. 105). Si l'on ajoute la naissance de Marie-Louise en 1909 (p. 144), on arrive bien à 13 enfants et 8 survivants, les huit survivants d'Euchariste en 1929. Si Éva est l'enfant mystère de 1905, Alphonsine se trompe en 1909 avec ses 12 enfants dont 7 survivaient, car elle aurait déjà 8 survivants avant la naissance de Marie-Louise (p. 144). Si c'est Éva, née en 1905, qui part pour le couvent en 1914 (p. 144), elle aurait alors 9 ans, ce qui est toujours possible. Mais, si c'est Éva, née en 1902, qui part pour le couvent en 1914 (p. 144), elle a alors 12 ans, ce qui est plus en accord avec Oguinase qui part à 11 ans (p. 79). Alphonsine cependant se tromperait toujours en 1909 avec ses 12 enfants dont 7 survivaient, car elle aurait bien 8 survivants en comptant Éva (p. 144). Éva n'apparaît pas dans la liste des enfants de 1906 (p. 100) ou dans le schéma généalogique de Ringuet, à moins d'y lire la rature et le remplacement d'Éva par Orpha pour la date de 1902 (TA, p. 20, 51, 61). Éva soulève donc un problème difficile à résoudre. Il est fort possible qu'Éva est un personnage qui a été perdu de vue au cours du long travail d'écriture, puisque Ringuet a mis neuf années de rédaction afin de construire Trente arpents, de 1929 à 1938. Dans le problème sur les données du personnage d'Éva, il s'agit donc d'une erreur de calcul du romancier dans l'ordre de la régie des personnages qui peuplent son roman.

4.3. Les écarts explicables: arrondissement de chiffres.

Dans la deuxième section du roman, «Été», on retrouve dans le chapitre 4 une erreur apparente. Juste avant la naissance de Marie-Louise en juin 1909 (p. 108), le narrateur note qu'Éphrem, né à la fin de 1892, a alors «seize ans». La date naissance de 1892, en 1909, devrait mathématiquement donner: 17 ans. Mais Éphrem est né à la fin de l'année 1892, en novembre ou

en décembre et n'a vraiment que 16 ans et 4 mois en avril 1909. Éphrem, qui a 16 ans en juin 1909, s'en va simplement sur ses 17 ans à la fin de la même année. Cette différence dans le calcul de l'âge est donc explicable par une approximation.

Toujours dans la section «Été», au début du chapitre 5, le narrateur remarque, à la mort d'Oguinase en 1909, que 8 ans se sont écoulés depuis qu'Albert Chabrol est arrivé chez les Moisans (p. 115). On sait qu'Albert arrive l'année après le départ du fils aîné, soit en 1901 (p. 94). Cette donnée concorde avec l'ensemble et nous indique qu'on est vraiment en 1909. Le narrateur raconte aussi qu'Alphonsine porte continuellement ou nourrit un enfant depuis «vingt années» (p. 105). Si on compte les années depuis la grossesse d'Oguinase en 1888, né janvier 1889, jusqu'à la grossesse de Marie-Louise, en mai 1909 (pp. 105 à 114), on arrive à un chiffre de 21 ans, un nombre évidemment erroné. La mention de «vingt années» serait un chiffre arrondi: «vingt années» depuis la naissance d'Oguinase, en 1889, jusqu'à la grossesse de Marie-Louise, en 1909.

Dans la section «Été», le narrateur indique que Malvina est «née l'année de la grande-digue» (p. 78). D'après l'étude de Jean Panneton, une crue printanière exceptionnelle, en 1896, restera célèbre dans la région de Maskinongé et Louiseville sous le nom de «grande-digue» (TA, note 1, p. 169). On connaît ainsi l'année de naissance de Malvina: 1896. Mais cette date ne s'accorde pas avec la date que Ringuet donne dans les deux plans généalogiques: Malvina née 1895 (TA, pp. 51 et 61). Dans le premier plan généalogique de Ringuet (TA, p. 51), on trouve dans la liste séquentielle: un enfant mort en 1894; Malvina née en 1895; un second enfant mort en 1896; un troisième enfant mort en 1897, mais avec la date raturée et le nom d'Éva puis «'97» griffonné en marge; Lucinda née en 1898; et un quatrième enfant mort en 1898, avec la date raturée et le nom d'Orpha puis «'98» griffonné en

marge. Dans le second plan généalogique de Ringuet (TA, p. 61), Malvina est née en 1895 et Lucinda en 1898, avec un enfant mort à chaque année d'intervalle: 1894, 1896 et 1898, la dernière date avec un ajout de 1899 pour un quatrième enfant mort (TA, p. 61). Les plans contiennent ainsi quatre enfants morts entre 1894 et 1899 et un enfant mort la même année que la naissance de Lucinda. Les révisions de l'auteur semblent compliquer les difficultés de calcul. D'après Jean Panneton citant les notes de Ringuet, la naissance de Lucinda est déplacée de 1898 à 1899, date qui s'accorde avec les repères dans le roman, mais pas avec le plan. La solidité des données dans l'oeuvre indique cependant que Lucinda est bien née en automne 1899 (TA, p. 20). La date de 1896 pour la naissance de Malvina, telle qu'elle est donnée dans le récit, est aussi en parfaite concordance avec toutes les autres références à son âge dans le texte et tous les faits historiques présentés en conjonction avec cette date. Il y a par ailleurs plusieurs défauts de concordance entre les deux plans chronologiques de Ringuet, surtout lorsqu'ils sont mis en conjonction avec les indications de dates retrouvées dans le texte. Il est fort possible que le romancier ait omis d'effectuer sur son plan généalogique des changements qu'il avait dû faire dans son roman en cours d'écriture. Après tout, le plan n'est qu'un guide pour la composition romanesque et en dernière analyse, c'est la chronologie avérée dans l'oeuvre qui compte. Les notes préparatoires de l'auteur accusent leur fonction instrumentale.

Le temps file, et Étienne, puis Éphrem ont respectivement 15 et 14 ans (p. 100). Le rapport indique, d'après la date certaine de la naissance d'Étienne en décembre 1891, qu'on est en 1906 et qu'il y a un an d'écart d'âge entre les deux frères; il s'ensuit qu'Éphrem est né en 1892. Pourtant dans ses deux plans généalogiques Ringuet donne 1893 comme date de naissance d'Éphrem (TA, p. 51, 61). Mais la seule date qui concorde avec toutes les

autres données dans champ chronologique du roman est bien 1891. Il est évident que l'auteur a omis d'effectuer sur son schéma généalogique un changement qu'il a dû faire dans son récit en cours de composition. La date du plan est erronée. Ici encore, ce n'importe pas pour les lecteurs qui n'ont pas généralement recours aux avant-textes.

En 1906, on prend connaissance aussi d'une nouvelle liste d'enfants: «Oguinase... Étienne... Éphrem... Malvina, Lucinda, Napoléon et Orpha», tous marchant la main dans la main «sur la route poudreuse ou enneigée» (p. 100). La nouvelle venue, Orpha, était absente de la liste de 1901 (p. 96), et voilà qu'en 1906 (p. 100), elle marche déjà à l'école, car «les enfants s'en allaient à l'école, les plus jeunes du moins... la main dans la main sur la route». Il faut donc qu'Orpha soit née en 1902 ou en 1903, vu qu'elle est placée comme tous les autres dans la liste séquentielle. Née après Napoléon, qui vient au monde en 1901, Orpha aurait 4 ans au plus, ce qui semble très jeune pour atteindre l'âge de la fréquentation scolaire au début du siècle. Mais d'après le premier plan chronologique de Ringuet, Orpha est née en 1898 (TA, p. 51); d'après le deuxième plan, elle est née en 1902 (TA, p. 61). On pourrait mieux accepter la date de 1902, puisqu'elle semble fonctionner avec les données qui se suivent dans le texte. Dans le deuxième plan toutefois, pour la date de 1902, le nom d'Orpha remplace le nom d'Éva qui est raturé (TA, p. 61). Jean Panneton signale lui aussi que, dans ses notes, Ringuet remplace Éva par Orpha pour la date de 1902 (TA, p. 20). Cette observation peut suffire à expliquer les nombreux brouillages et les rapports confus dans les repères attachés à ces deux noms à travers le récit.

La troisième section de Trente arpents, «Automne» (p. 147), débute au temps où souffle «le vent martial» de la «conscription prochaine» (p. 154) de juillet 1917 (HQ1, p. 692). La date à ce point dans le récit est établie de façon certaine. Malvina étant entrée en religion en 1910 (p. 122), date

confirmée, porte maintenant... «la bure moniale des franciscaines» depuis «six ans» (p. 150). Cet écart d'un an semble s'expliquer par le fait que la formation religieuse des franciscaines doit comprendre sans doute une année de noviciat avant la bure.

Au début du chapitre 3 de la troisième section «Automne», le narrateur indique aussi qu'Orpha a «dix-huit ans» et Marie-Louise «onze ans» (p. 169). On devrait donc être en 1920, car Orpha semble bien être née en 1902 (p. 100) et Marie-Louise est incontestablement née en juin 1909 (p. 114). Sans aucun doute, le chapitre trois débute en janvier 1920 (p. 169), durant l'hiver de 1919-1920. Mais si on est en janvier 1920, Marie-Louise, qui a 10 ans, n'aurait 11 ans qu'après juin 1920 (p. 169). L'âge de Marie-Louise est donc un autre arrondissement de chiffres, vu qu'elle a 10 ans à ce moment, c'est-à-dire qu'elle s'en va sur ses 11 ans dans la même année.

On annonce aussi en 1920 qu'Étienne, marié en octobre 1913 (p. 134), vient d'avoir son huitième enfant, dont 5 survivaient et 3 étaient «morts en bas âge» (p. 184). Cette date est vraisemblable mais 8 enfants en 7 ans de mariage semble pourtant un peu trop. C'est néanmoins toujours à la limite du possible, surtout si on compte les enfants morts à la naissance. La donnée, un peu problématique, est toutefois explicable.

Au printemps de 1920, on note un écart évident lorsqu'Euchariste remarque qu'Étienne, à «vingt-neuf ans; presque un enfant», hérite de la terre, ayant «cinq ans de moins» que lui, qui l'avait obtenue à «vingt-trois» ans (p. 179). Dans les chiffres, les «cinq ans de moins» posent une difficulté de calcul, car 29 moins 23 font bien 6, une erreur d'un an. Les âges des deux personnages sont pourtant connus avec exactitude: Euchariste, qui hérite légalement de la ferme à 22 ans (p. 35), mais à 23 ans en fait la sienne avec Alphonsine (p. 38-9); quant à Étienne, né en fin de décembre 1891, mais qui a 28 ans au printemps 1920, car il aura 29 ans à la fin de

cette année. Est-ce une faute de calcul attribuable à Euchariste ou un manque d'attention de la part de l'auteur? Si le héros prend la peine de relever cet écart pour lui significatif, il serait étonnant qu'il s'embrouille dans un calcul si élémentaire. Tout porte à croire qu'il s'agit une fois de plus d'un arrondissement de chiffre, car le père pourrait bien choisir 23 ans pour la date de son héritage et le vrai âge d'Étienne à 28 ans, au printemps de 1920, pour le calcul des chiffres. L'écart de 5 ans devient alors explicable. La question des points de repère, plus psychologiques que strictement chronologiques, du moins lorsque les calculs sont confiés à un personnage, constitue un facteur dont il faut tenir compte.

4.4. Les effets rhétoriques.

Dans la première section de Trente arpents, «Printemps», on peut noter un effet rhétorique. Après la naissance d'Oguinase, à la fin de mars 1889, lorsqu'Euchariste, né en fin de mars 1865, devrait juste avoir ses 24 ans, il parle de la vivacité éteinte «de ses vingt-cinq ans» (p. 47). Euchariste est cependant comparé aux vieux Éphrem et Amélie. Le narrateur doit donc parler d'un âge figuratif, en tant que quart de siècle. C'est donc un effet rhétorique plutôt qu'une erreur de calcul.

Dans la deuxième section de Trente arpents, «Été», une année après le départ d'Oguinase en septembre 1900, donc certainement en 1901 (p. 94), «un midi d'automne» (p. 94), arrive l'étranger Albert Chabrol (p. 94, 139). Deux pages plus loin, on remarque la première mention du nom de Napoléon (p. 96). Vu que Napoléon est là en 1901, il est donc l'enfant qu'Alphonsine attendait en août 1900. Mais une difficulté survient puisqu'en août 1900, Alphonsine était, d'après la description, déjà enceinte d'au moins 7 mois: «son ventre

lourd... ses reins douloureux... du fardeau qu'elle porte» (p. 79).

Alphonsine doit plutôt attendre un enfant pour le mois d'octobre 1900, suivant les 9 mois de gestation. Napoléon pourtant doit absolument naître en 1901, puisque la date de 1900 pour le premier voyage à la ville est bien établie et que la grossesse d'Alphonsine est en août 1900. De plus, la date de 1901 concorde avec le plan de Ringuet (TA, pp. 51, 61, 30) et cette date est la seule date qui s'accorde avec toutes les autres données sur l'âge de Napoléon dans le champ chronologique du roman. L'image d'Alphonsine avec «son ventre lourd... ses reins douloureux... du fardeau qu'elle porte» semble n'être qu'une description plutôt pittoresque de sa grossesse; c'est une notation fortement imagée, un effet rhétorique qui sacrifie la cohérence chronologique.

Dans la section «Automne», Euchariste révèle qu'il a aujourd'hui, en 1920, «cinquante-cinq ans» (p. 172). Cette date confirme encore qu'il est né en 1865. D'après l'ordre événementiel du roman, Euchariste avait alors «cinq ans» lorsque ses parents ont passé au feu en 1870 (p. 10) et a donc été «adopté» à l'âge de 6 ans en 1871 (p. 11)³¹, par son oncle Éphrem sur la terre des Moisans puisqu'il y est depuis 54 ans en «ce lieu» (p. 196) lorsqu'il a 60 ans en 1925 (p. 196, 201). Mais pour compliquer les choses, Euchariste indique, dans la section «Automne», qu'il avait 7 ans lorsqu'il avait vu Papineau (p. 209). Ce fait est impossible, parce que d'après le plan chronologique, Euchariste, né en 1865, aurait vu le grand homme en 1872 et Papineau est mort en 1871. Euchariste aurait dû avoir 6 ans au plus lors de la rencontre; mais toujours est-il que Papineau est mort dans son manoir

³¹ Jean Panneton pourtant donne 1869 pour date de l'incendie et toujours à la même page, il se contredit lorsqu'il cite qu'Euchariste a 5 ans lors du sinistre à Sainte-Adèle (TA, p. 22). L'éditeur doit faire une erreur de calcul car il signale correctement qu'Euchariste a bien 55 ans en 1920, à l'époque du procès (p. 171) et 63 ans en 1928, ce qui appuie une date de naissance incontestable de 1865 (TA, pp. 22, 24).

à Montebello à l'âge de 85 ans, à un âge où l'on ne voyage pas beaucoup, surtout au 19ième siècle. En plus, Montebello est une contrée plus proche de Sainte-Adèle, où Euchariste vivait avec sa famille, que de Trois-Rivières, où il habitait avec son oncle Éphrem lorsqu'il avait 7 ans. Sans doute, c'est un conte pour épater ses petits enfants, un effet rhétorique tout simplement, ou c'est une négligence de calcul exact. Euchariste pourrait se souvenir d'un événement évidemment mémorable, mais peu lui importe la date précise.

Toujours en «automne» 1920, le narrateur décrit Oguinase «tousotant comme un vieillard, lui qui avait à peine trente ans» (p. 170). La remarque sur l'âge d'Oguinase est impossible en 1920, puisqu'il est certain qu'il est né en janvier 1889: Oguinase a alors 31 ans (pp. 41, 47). S'il a vraiment 30 ans, c'est que nous sommes alors en janvier 1919, durant l'hiver de 1918 à 1919, ce qui ne s'accorde pas avec toutes les autres données. Euchariste annonce en plus qu'il a aujourd'hui «cinquante-cinq ans» (p. 172) au «début de printemps», c'est-à-dire qu'on est bien après mars 1920, car il est certain qu'il est né en mars 1865 (p. 12). Le narrateur révèle aussi qu'Étienne n'a que «vingt-neuf ans» (p. 179), ce qui confirme qu'on est toujours en 1920, même si Étienne n'a pourtant pas 29 ans avant la fin de 1920, puisqu'il est né en décembre 1891. La remarque sur l'âge d'Oguinase, à «peine trente ans» (p. 170), doit certainement être une généralisation parce qu'en janvier 1920, Oguinase, né en janvier 1889, aurait sans aucun doute 31 ans. Vu que la notation vient de la pensée du père, qui songe à son fils souffrant d'une maladie mortelle, c'est alors un effet rhétorique, une exclamation idiomatique du personnage. En effet, c'est autant dire qu'Oguinase n'est qu'un pauvre enfant d'environ trente ans. C'est pourquoi Oguinase meurt assurément au printemps 1920, mais à l'âge de 31 ans (p. 177) et que cette donnée est un effet rhétorique.

Vers la fin de la section «Automne», en 1928, les «prix... croulaient doucement», de «plus en plus dérisoires» (p. 205) et «les années devenaient de plus en plus dures!» (p. 208), fait qui concorde généralement avec l'histoire économique de l'époque (HQ1, p. 492). Euchariste annonce qu'à ... «soixante ans [il] ne tolérerait pas qu'on le trouvât vieux» (p. 208). En 1928 pourtant, Euchariste né en 1865, aurait 63 ans. Euchariste doit annoncer qu'il est dans la soixantaine, tout simplement; c'est un effet rhétorique d'atténuation de son âge.

Dans la quatrième section, «Hiver», on note Euchariste, qui «depuis trois mois qu'il était aux États» (p. 252). On se trouve maintenant en mai 1929, car c'est le printemps où «le rameau d'érable... lance... le jet vert de ses feuilles nouveau-nées» (p. 253). Pourtant on peut lire: «Depuis soixante ans cette cadence naturelle était la sienne» (p. 254). Né en 1865, il devrait avoir exactement 64 ans au printemps 1929. L'expression «Depuis soixante ans» est alors une façon de parler, depuis une soixantaine d'années.

On se retrouve en «fin de mai» 1929 (p. 255), et encore en «mai» (p. 257) lorsque, commettant un nouvel écart de dates, Euchariste dit qu'il «cultive depuis cinquante ans» (p. 257). Il faut à nouveau supposer un effet rhétorique, puisqu'il avait bien annoncé, en 1887, lorsqu'il avait «vingt-deux ans» (p. 12), qu'il cultivait la terre depuis «dix ans» (p. 15), donc depuis l'âge de 12 ans. En 1929, à l'âge de 64 ans, Euchariste aurait donc cultivé la terre depuis 52 ans exactement. Est-ce qu'Euchariste néglige toute précision dans son calcul... sa mémoire se faisant moins exacte à mesure qu'il vieillit? C'est plutôt un effet rhétorique, qui se contente d'arrondir la durée en une cinquantaine d'années.

V. Compilation générale des résultats obtenus:

Dans l'étude de Trente arpents, on observe, comme on vient de le faire, plusieurs disparités chronologiques qui brouillent la temporalité du roman. Certains écarts ne sont que de simples oublis, des arrondissements de chiffres, parfois des petites erreurs de calcul ou des effets rhétoriques qui peuvent être facilement expliqués. Les difficultés les plus sérieuses restent les indications relatives à l'existence d'Éva (p. 184, 234) enchaînées aux contradictions dans la vie d'Orpha, qui entre chez les soeurs en 1914 (p. 144) et se marie ensuite en 1920 (p. 184), sans plus d'explication à son sujet. Puisque Ringuet a mis neuf années à rédiger Trente arpents, de 1929 à 1938, au cours du long travail d'écriture, il n'est pas exclu que le romancier ait pu faire une erreur de calcul dans la régie des personnages qui séjournent dans son espace romanesque.

D'après la discussion détaillée des écarts qu'on peut déceler dans la trame événementielle, l'analyse chronologique des dates assurées et des repères sûrs prouve cependant que la cohérence du récit n'est certainement pas compromise par de tels décalages. On ne saurait mettre en doute la concordance générale des dates qui assurent la temporalité narrative, entre les nombreux rappels d'âge au sujet de plusieurs des personnages et des événements qui sont réellement importants pour le déroulement précis de l'action. La démonstration d'une chronologie bien établie contribue à faire remarquer les liens étroits qu'entretient ce roman avec l'historicité locale, ce qui met en évidence la forte référentialité de la fiction. Trente arpents reflète donc admirablement le progrès social, politique et économique du Québec agricole, de la fin du dix-neuvième siècle jusqu'à la crise économique de la fin des années vingt et du début des années trente.

On saisit vite la démarche du temps dans Trente arpents comme une dimension fondamentale de l'oeuvre et le cadre de l'action révèle bien un

déroulement linéaire. Le roman divisé en quatre sections suit le plan progressif du cycle des quatre saisons de l'année en imitant davantage la courbe de la vie d'Euchariste Moisan: printemps et été sont témoins de sa croissance; automne et hiver, de sa décadence (Sirois, Dict., p. 1083). Les personnages naissent et meurent au cours des années, et les générations se succèdent comme les récoltes annuelles. Les enchaînements cycliques dans la construction temporelle du roman historique soulignent l'importance de la chronologie dans le passé factuel et, par la suite, ébauchent le tableau d'une période socio-historique bien circonscrite. Mais dans Trente arpents on sait bien que l'on ne retrouve aucune indication de date spécifique, alors que plusieurs études littéraires donnent au cadre temporel de l'oeuvre une date assez précise: d'après Réjean Beaudoin entre «1880 et 1920» (Beaudoin, Roman, p. 62); Antoine Sirois de 1887 à 1932 (Sirois, Dict., p. 1082); Jean Panneton de 1887 à 1932 (TA, p. 18); et Jacques Viens d'octobre 1886 jusqu'à la fin d'août 1930 (Viens, p. 150). Aucune de ces dates n'est pourtant satisfaisante, puisqu'il est difficile de restaurer un ordre chronologique exact dans l'apparent désaccord de ces différentes lectures critiques.

Trente arpents est une fiction historique qui ne chiffre pas sa propre datation, mais qui offre un système temporel que l'on peut toujours reconstituer à l'aide de certains événements réels de nature historique. On note, par exemple, le scandale de 1891, lors de la construction du chemin de fer de la Baie des Chaleurs en Gaspésie; la guerre de 1914-18; et les émeutes de la conscription à Québec en 1918. On peut ainsi reconstituer une régie de dates irrévocable, selon les données historiques et les enchaînements chronologiques mis en oeuvre par le récit. Afin d'arriver à une date exacte, il faut retrouver tous les repères chronologiques concordants dans l'oeuvre et reconstruire l'ordre temporel dans un modèle

linéaire sans failles. Les quatre parties de l'oeuvre, «Printemps», «Été», «Automne» et «Hiver», sont alors précisément datées:

- 1) «Printemps»: octobre 1887 (p. 9) à automne 1892 (p. 73).
- 2) «Été»: août 1900 (p. 77) à septembre 1914 (p. 145).
- 3) «Automne»: juillet 1917 (p. 149) à automne 1928 (p. 216).
- 4) «Hiver»: février 1929 (p. 219) à novembre 1930 (p. 278).

L'histoire d'Euchariste Moisan s'étend par conséquent sur 43 ans exactement et Trente arpents embrasse une durée parfaitement délimitée: d'octobre 1887 à novembre 1930. L'analyse chronologique montre bien qu'Euchariste a 22 ans (p. 12) lorsque l'intrigue commence en octobre 1887, et 65 ans à la fin de novembre 1930. Sur ces dates, il n'y a aucun doute, puisqu'elles suivent le plan de Ringuet de très près et que toutes sont confirmées par recoupement avec plusieurs points de repère tirés du récit. Les plans chronologiques de Ringuet aident certainement à rectifier les brouillages, mais un plan n'est qu'un guide pour la composition romanesque et, en fin de compte, seul la chronologie actualisée par l'oeuvre est importante. Il est fort possible que le romancier ait bien omis d'effectuer sur son plan certains changements qu'il a dû faire dans Trente arpents en cours d'écriture, car l'objectif a priori du romancier est évidemment d'achever la création romanesque.

La chronologie minutieuse mise en relief dans l'ensemble de Trente arpents suggère une impression de mouvement, de changement et de recommencement à la démarche linéaire du temps. Suivant l'image du «rouet du temps» (p. 77), le modèle chronologique selon l'«ordre» des événements fait aussi ressortir la «vitesse» narrative dans la «durée» de chaque partie. Le changement de vitesse de l'une à l'autre est plutôt intéressant:

- 1) «printemps»: 5 ans en 64 pages (pp. 9-73).
- 2) «été»: 14 ans en 68 pages (pp. 77-145).
- 3) «automne»: 11 ans en 67 pages (pp. 149-216).
- 4) «hiver»: 21 mois en 59 pages (pp. 219-278).

Il est clair que la vitesse narrative, tout comme les saisons, suit la courbe de la vie du héros: son ascension, puis son déclin. La trame événementielle détaille précisément la vie d'un seul homme: un ralentissement au début, avec une accélération jusqu'à son apogée dans la prospérité et sa descente finale dans la stagnation morale. Ce qui est plus étonnant, c'est que le trajet de la vie du héros accompagne aussi la courbe socio-historique du Québec, depuis la transition d'une vie traditionnelle et immuable dans l'agriculture, à l'accélération mouvementée de l'essor industriel, qui se termine par la stagnation de la crise économique de 1929, juste avant la «grande dépression» des années trente.

L'établissement d'une perspective qui met en évidence le jeu d'une chronologie exacte dans la narration de Trente arpents démontre bien que l'auteur poursuit un objectif très structuré, qu'il travaille avec méthode, accumulant ses fiches et ses fichiers. Les résultats obtenus par la recherche d'une chronologie précisément datée confirment aussi la forte référentialité de la fiction et le caractère réaliste de la composition du récit. En littérature, le réalisme est toujours à la recherche d'un idéal, puisque c'est une tentative de reproduire intégralement la réalité. Il faut bien se souvenir que l'inscription du récit dans l'historicité locale est une condition requise afin que le lecteur puisse croire que le personnage et son destin sont vraiment authentiques (Mitterand, Illusion, p. 4). Il est alors certain que Ringuet choisit de reconstruire avec une fidélité absolue, dans Trente arpents, le monde rural de cette importante période socio-

historique et que la représentation rigoureuse de cette «tranche de vie» valorise ainsi l'image du dernier des habitants québécois.

Le temps, l'espace et les personnages dans Trente arpents participent dans ce cas-là à une dialectique socio-historique congrue. Le roman illustre parfaitement trois critères «réalistes» décisifs: la cohérence chronologique de la narration, l'illusion de l'authenticité historique et le modèle biographique des personnages. Ces trois critères s'unissent finalement pour recréer une impression factuelle de la réalité. C'est pourquoi Trente arpents est considéré à juste titre comme un roman réaliste.

VI. Bibliographie:

6.1. Oeuvre étudiée.

Panneton, Jean, Roméo Arbour et Jean-Louis Major. Trente arpents. Édition critique «Bibliothèque du Nouveau Monde». Montréal: Les Presses de l'Université de Montréal, 1991.

Ringuet. Trente arpents. Canada: Collection bis, les éditions Flammarion ltée, 1991 [1938].

6.2. Instruments de recherche.

6.2.1. Dictionnaires.

Bergeron, Léandre. Dictionnaire de la langue québécoise. Outremont, Québec: VLB Éditeur, 1980.

Oster, Pierre éd.. Dictionnaire de citations françaises, de Chateaubriand à Simenon. Paris: Dictionnaires Le Robert, 1990.

Petit Robert 1: Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Paris: Dictionnaire Le Robert, 1991.

Petit Robert 2: Dictionnaire universel des noms propres. Paris: Dictionnaire Le Robert, 1991.

The Canadian Encyclopedia Vol. I. Edmonton: Hurtig Publisher, 1988. 163.

6.2.2. Statistiques.

Leacy, F.H. éd.. Historical Statistics of Canada. Ottawa: Canadian Government Publication Centre, 1983. Y327-346.

Batra, Ravi. The Great Depression of 1990. New York, New York: Dell Publishing, 1985. 123-218.

6.2.3. Ouvrages servant au repérage historique.

Gagnon, Serge. Quebec and its historians: 1840 to 1920. Montréal: Harvest House, 1982.

Grignon, Claude-Henri. Préface. Un homme et son péché: Les belles histoires des pays d'en haut. Montréal: Stanké, 1977 [1933]. I-XXVIII.

Groulx, Lionel. L'Appel de la race. Montréal: Fides, 1980 [1922].

Levitt, Joseph éd.. Henri Bourassa on Imperialism and Bi-culturalism: 1900-1918. Toronto: The Copp Clark Publishing Company, 1970.

Linteau, Paul-André, René Durocher et Jean Claude Robert. Histoire du Québec contemporain, Tome I, De la Confédération à la crise (1867-1929). Montréal, Québec: Les Éditions du Boréal, 1989.

—. Histoire du Québec contemporain, Tome II. De la Confédération à la crise (1867-1929). Montréal, Québec: Les Éditions du Boréal, 1989.

Ringuet. Confidences. Ottawa: Éditions Fides, 1965.

6.3. Études critiques sur Trente arpents.

Beaudoin, Réjean. "La Langue de Ringuet ne parle pas: elle écrit". Tangence. No. 40, mai, 1993. 39-48.

Beaudoin, Réjean. Le Roman québécois. Montréal: Les Éditions du Boréal, 1991. 58-63.

Panneton, Jean. Ringuet. Ottawa: Éditions Fides, 1970. 37-53.

Rousseau, Guildo et Jean-Paul Lamy, ed. Ringuet en mémoire: 50 ans après Trente arpents. Sillery: Les Éditions du Septentrion, 1989.

Sirois, Antoine. «Afterword». Thirty Acres. Ringuet. Trans. Felix et Dorothea Walter. Toronto: McClellan & Stewart Inc., 1989 [1940]. 301-306.

Sirois, Antoine. "La Terre-mère: D'Homère à Zola, à Ringuet". Mythes et symboles dans la littérature québécoise. Montréal, Québec: Les Éditions Triptyque, 1992. 15-24.

Sirois, Antoine. "Trente arpents". Maurice Lemire (dir.). Dictionnaire des oeuvres littéraire du Québec. 6 Vol, Tome II. Montréal: Fides, 1978-1994. 1082-1089.

Urbas, Jeannette. From Thirty Acres to Modern Times: The Story of French-Canadian literature. Montréal, Québec: McGraw-Hill Ryerson Limited, 1976. 19-26.

Viens, Jacques. "«La Terre» de Zola et «Trente arpents» de Ringuet". Étude comparée. Sherbrooke, Québec: Éditions Cosmos, 1970.

6.4. Théorie.

Angenot, Marc. "L'«Intertextualité»: enquête sur l'émergence et la diffusion d'un champ notionnel." Revue des sciences humaines. Tome LX, No 189, janvier-mars, 1983. 121-133.

Auerbach, Eric. Mimesis: The Representation of Reality in Western Literature. Trans. Willard R. Trask. Princeton: Princeton University Press, 1968 [1953].

- Bakhtin, Mikhail. "Forms of Time and of the Chronotope in the Novel: Notes toward a Historical Poetics". The Dialogic Imagination. Trans. C. Emerson et M. Holquist. Austin, Texas: University of Texas Press, 1994 [1981].
- Barthes, R. et L. Bersani, Ph. Hamon, M. Riffaterre, I. Watt. Littérature et réalité. Gérard Genette et Tzvetan Todorov éd.. Paris: Édition du Seuil, 1982.
- Barthes, R. et W. Kayser, W.C. Booth, Ph. Hamon. Poétique du récit. Gérard Genette et Tzvetan Todorov éd.. Paris: Édition du Seuil, 1977.
- Belleau, André. "Code social et code littéraire dans le roman québécois". Surprendre les voix. Montréal: Les Éditions du Boréal, 1986. 175-192.
- Belleau, André. "Le Conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise". Surprendre les voix. Les Éditions du Boréal, 1986. 167-174.
- Bergez, Daniel et al. Introduction aux Méthodes Critiques pour l'analyse littéraire. Paris: Bordas, 1990.
- Delcroix, Maurice et Fernand Hallyn, éd.. Méthodes du texte: Introduction aux études littéraires. Paris: Éditions Duculot, 1987 [1993].
- Frye, Northrop et Sheridan Baker, George Perkins. The Harper Handbook to Literature. New York: Harper & Row, Publishers, 1985.
- Genette, Gérard. Figures III. Paris: Éditions du Seuil, 1972.
- Jenny, Laurent. "La Stratégie de la forme". Poétique. No 27, 1976. 257-281.
- Lukacs, Georges. Le Roman historique. Trad. Robert Saille. Paris: Payot, 1972.
- Lukacs, Georges. La Signification présente du réalisme critique. Trad. Maurice de Gandillac. Paris: Librairie Gallimard, 1960.
- Lukacs, Georges. La Théorie du roman. Paris: Collection Médiations, Gonthier, 1975 [1920].
- Mitterand, Henri. L'Illusion réaliste: de Balzac à Aragon. Paris: Presses Universitaires de France, 1994.
- Mitterand, Henri. Zola: l'histoire et la fiction. Paris: Presses Universitaires de France, 1990.
- Paterson, Janet. Moments postmodernes dans le roman québécois. Ottawa: Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1990.
- Todorov, Tzvetan. 2. Poétique: Qu'est-ce que le structuralisme? Paris: Éditions du Seuil, 1968.